

DOSSIER

Entre jeux et enjeux

L'auditoire en fait son terrain



© Cléo Tourist

L'auditoire N°292 // AVRIL 2026
Retours L'auditoire – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

***L'auditoire à
Genève, pages
spéciales FIFDH***

CAMPUS

**Retour sur la
semaine de la
durabilité**

CULTURE

**Azure, une voix
qui rayonne**

© Cléo Houriet



DOSSIER

04-05

Grande interview de Joël Billieux

06
Les échecs
07
GameLab08
Femmes dans le jeu
Jeux vidéo et guerre09
De l'e-sport aux JO
L'expo Planète Jeux

FAE

14

Grève, la lutte continue

CAMPUS

15

Semaine de la durabilité
Chronique soirées16
Zelig, espace antifa

SOCIÉTÉ

10

Alice face aux colons

11
Chronique polémique12
Un écologie pacifiste?
Chronique Patriarcat13
Quel avenir pour l'Iran?
Le collectif Némésis

SPORT

17

La glace et ses failles
Géopolitique et JO

18

Curved Lines Crew

SCIENCES

19

Les bains froids
Penser la bisexualité

CULTURE

20

Azure, une voix qui rayonne

21
Nos bâtiments, pas si
laidés?
Les free parties22
L'explosion K-Pop
Au fil des oeuvres23
Le festival Pet'Art
Chronique recos du mois24
CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCÌ À LA GRANGE DE DORIGNY, MERCÌ À L'HIVER
D'ÊTRE REVENU (NON), MERCÌ AU COMITÉ POUR
AVOIR ORGANISÉ UN SUPER PRIX DE LA CHAMBE-
RONNE, MERCÌ À LA THAILANDE, MERCÌ AUX
INTERVENANTS POUR LEUR CONTRIBUTION ET
LEUR FLEXIBILITÉ, MERCÌ AU PEUPLE D'AVOIR SOU-
TENU LE SERVICE PUBLIC, MERCÌ L'ESPOIR, MERCÌ
AU FIFDH POUR LA DIVERSITÉ DE SON OFFRE, MERCÌ
AU MOIS D'AVRIL QUI AMÈNE AVEC LUI UN LIVRE ET
LE SOLEIL, ET SURTOUT, MERCÌ AUX
REDACTEUR·ICES.

L'AUDITOIRE

N° 292
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
F 021 692 25 90
E AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ANIS AVACHER, ZOE BRUAND, VALENTINE DUSSER,
PIERRE GUYON, GUYOULET FENOY, MATHILDE GRISEL,
ILIAN GUESMA, ALICE HALLER, SARAH KAMBA,
MARTIN, DIEGO MIGNOGNA, JUSTIN MÜLLER, SARAH
NEDIR, COLIN NOVERRAZ, PAULINE PEQUIGNET, SARAH
PFITZMANN, CLEMENCE PONCET, AULAN RAMADANI, EVA
ROBILLARD, QUENTIN SCHIBLI, LISA WALDVOGEL,
TAMARA WANJA, CHARLÈNE WICKY, LOLA WILLEMIN,
GLEB ZAWARSKIY.

SECRÉTAIRE COMPTABLE

PATRICA BOUQUAJA

IMPRIMERIE

CENTRE D'IMPRESSION DE BERNE

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF

JESSICA SOUSA
& SIMON ZBINDEN

DOSSIER

ZOE BRUAND

SOCIÉTÉ

SARAH PFITZMANN

FAE

CHARA GALLÉ

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES

CHARLÈNE WICKY

CULTURE

EVA ROBILLARD

WEB

MARINE PELLISSIER

EDITO

Jouez le jeu de *L'auditoire***Matériel de jeu**

Vingt-cinq rédacteur·ices, quatre cheffes de rubrique, une responsable web, un responsable événementiel, une photographe, deux rédacteur·ices en chef, environ dix intervenant·es. Des ordinateurs, dont un équipé d'*InDesign*, des téléphones portables, des feuilles et crayons, quatre cartes spéciales, du café, encore du café, beaucoup de café.

But du jeu

Comprendre l'importance des jeux dans notre société actuelle. Numérique, militaire, genre, addiction, université, environnement: tous les domaines doivent être abordés de manière pertinente.

Règles du jeu

Avec votre crayon, votre feuille et votre ordinateur, mettez-vous à réfléchir. Regardez autour de vous, sur les réseaux sociaux, dans les journaux et les revues scientifiques. Plus vous apprendrez des choses, plus vous remarquerez l'omniprésence des jeux (de société ou digitaux) dans nos vies. Apprenez tout d'abord leur histoire en prenant comme exemple les échecs. Parcourez l'Inde, le Moyen-Orient, l'Europe en croisant des nobles, des aristocrates, des sportives d'élite, des streameur·ses et enfin des étudiant·es à Anthropolé 1031, fatigué·es de leur cours de droit romain.

***L'auditoire* n°292
est prêt, et il est
dans vos mains**

Montez quelques étages, vous êtes au GameLab. Comprenez l'utilité de ce laboratoire de recherche. Changez de bâtiment pour entrer à Géopolis. Vous y croisez Joël Billieux. Discutez avec lui des jeux vidéo et des enjeux d'addiction qui y sont liés. Ouvrez alors la focale: quid du genre, de la guerre, du sport, de l'environnement? Vous progressez, continuez.

Carte spéciale «Société»

Si vous piochez la carte spéciale «Société», devenez sociologue. En quatre pages, vous devez montrer que le monde est traversé de luttes coloniales, comme en Cisjordanie, mais qu'il est aussi composé de gens avec beaucoup de ressources très diverses, notamment sur la question écologique. Parcourez l'Iran, les idées des féministes romandes, un ouvrage de sciences politiques sur le charisme et les enjeux de la maxime «not all men». Profitez du FIFDH pour aborder tous ces sujets dans une édition spéciale. Finalement, n'oubliez pas que pour expliquer la société, il faut la com-

prendre. Et pour la comprendre, il faut être critique.

femmes. Connectez les pratiques sportives et leur médiatisation au contexte international actuel. Mais surtout, n'oubliez pas que courir, skier, ramer, sauter sont des activités de groupe, de collectif, et donc de liens, de découvertes, d'amitié. Les sports sont magnifiques, les sports sont durs, les sports sont sociaux.

Carte spéciale «Sciences»

Si vous piochez la carte spéciale «Sciences», devenez médecin. Expliquez pourquoi le bain froid est bénéfique mais aussi dangereux. Démontrez aussi qu'aujourd'hui, les sexualités non hétéro gagnent en visibilité. Les sciences bougent, bougez avec elles.

Carte spéciale «Culture»

Enfin, si vous piochez la carte spéciale «Culture», devenez metteur·se en scène. Organisez soigneusement une interview d'une artiste émergente, une *rave*, de l'architecture, de la K-Pop, des musées. Découvertes, tours d'horizons, recommandations, mélangez tout et faites de votre travail une œuvre d'art.

Fin du jeu

Si vous avez joué toutes les cartes spéciales, que vous avez suivi les règles du jeu et que vous estimez que le but du jeu est atteint, félicitations, vous avez officiellement gagné. Mûres de toutes ces réflexions, vous avez fait naître un journal diversifié, original, pertinent, parfois décalé mais surtout sérieux. *L'auditoire* n°292 est prêt, et il est dans vos mains. Lisez-le, discutez-le, critiquez-le; ce journal est là pour ouvrir les horizons, stimuler des cerveaux et multiplier les conversations. Bonne lecture ! •

Simon Zbinden
Co-rédacteur en chef de *L'auditoire*



La thérapie «Donjon et Dragon»

Rencontre: Joël Billieux

PSYCHOLOGIE • Quand l'usage des jeux vidéo devient problématique, Joël Billieux, professeur de psychologie clinique à l'UNIL et chercheur au Centre du jeu excessif du CHUV, propose une intervention originale par le jeu de rôle. L'auditoire l'a rencontré pour discuter des liens entre jeu et comportement humain.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser aux problématiques en lien avec les jeux vidéo?

J'ai commencé par une thèse sur l'impulsivité, l'autorégulation et la prise de décision, qui sont des composantes importantes dans certaines conduites addictives et compulsives. En cherchant à comprendre les mécanismes impliqués dans les conduites impulsives, je me suis naturellement tourné vers les conduites de jeu (vidéo ou d'argent) qui chez une minorité de personnes peuvent devenir dérégulées et associées à l'impulsivité.

Le jeu est une activité à laquelle on peut s'adonner de manière intensive

À cette même période, aux alentours de 2010, je travaillais également aux Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG) dans une consultation recevant les personnes avec des troubles addictifs non liés à l'usage de substance. C'est notamment à ce moment qu'on voyait les premières joueur·euses de *World of Warcraft* qui perdaient le contrôle sur leur jeu. Je me suis donc intéressé à cette problématique car d'un côté je travaillais sur un thème propice, mais aussi du fait que les problématiques liées aux jeux vidéo devenaient de plus en plus fréquentes dans les demandes d'aide.

Comment a été défini le trouble du jeu vidéo?

Dans un premier temps, en 2013, l'Association Américaine de Psychiatrie propose dans son ouvrage DSM-5 de considérer le trouble du jeu vidéo sur internet (*Internet Gaming Disorder*). Il était alors inclus parmi les troubles nécessitant plus de recherches et de données scientifiques avant de le reconnaître en tant

que tel. À partir de 2019, l'OMS et son ouvrage la CIM-11 (Classification Internationale des Maladies) inclut également ce trouble. Néanmoins, ce n'est qu'en 2024 qu'il l'intègre définitivement en tant que «gaming disorder», en français «trouble du jeu vidéo». Il devient alors une entité diagnostiquable. Selon ces manuels, trois critères doivent être présents pour diagnostiquer ce trouble: la perte de contrôle sur les conduites du jeu (où on y retrouve l'impulsivité), le fait d'investir le jeu aux dépens d'autres activités du quotidien et un maintien de l'implication dans le jeu en dépit des conséquences négatives dans la vie quotidienne. Les conséquences négatives peuvent être sur le plan social, professionnel ou académique, et même sur des dimensions plus personnelles, comme l'estime de soi. Finalement, pour le considérer comme un trouble, il est nécessaire qu'il y ait un impact fonctionnel dans la vie quotidienne. Cependant, la reconnaissance de ce trouble a mené à un débat important car il s'agit d'une activité extrêmement présente dans la vie quotidienne. Il y a notamment eu des craintes, à mon sens légitimes, d'avoir une potentielle pathologisation excessive des joueur·euses.

Nous manquons encore d'interventions validées scientifiquement

Cela se comprend du fait que le jeu est une activité à laquelle on peut s'adonner de manière intensive sans qu'il y ait des conséquences négatives dans la vie quotidienne. Les gens jouent pour assouvir des besoins fondamentaux tels que l'affiliation sociale, le besoin d'autonomie, de compétence, etc. Ça peut être fait de manière tout à fait harmonieuse. C'est là où je pense qu'il y a une



distinction majeure avec les addictions aux substances. Quand on parle d'addiction au jeu, il faut faire très attention, car on ne peut pas faire un parallèle strict avec les addictions aux substances. Une différence majeure notamment est la notion de manque. Dans le trouble du jeu vidéo, on voit surtout des réactions d'ordre affectif ou psychologique. On fait parfois la

différence avec le manque physiologique; ici, on a plutôt un mal-être quand on ne peut pas jouer. C'est pourquoi, selon moi, il faut faire attention aux comparaisons sur les effets de tolérances, de manque, etc.

Concernant votre recherche, quels sont les principaux mécanismes psychologiques que vous avez

étudiés?

Bien que le trouble du jeu vidéo ait été reconnu comme tel, nous manquons encore d'interventions validées scientifiquement à proposer aux personnes qui en ont besoin. Il faut également garder en tête que les mécanismes psychologiques sous-tendant le trouble du jeu vidéo sont nombreux, et que le même symptôme peut refléter différents types de problématiques sous-jacentes.

Notre projet vise à proposer des interventions de groupe

Dans ce contexte, un profil qu'on rencontre de plus en plus fréquemment est celui de personnes combinant un engagement excessif dans le jeu avec une anxiété sociale marquée, et un repli dans les situations de la vie sociale. La littérature scientifique, via de nombreuses études, a permis de mettre en évidence des liens assez consistants entre des symptômes d'anxiété sociale et de l'engagement excessif dans les jeux vidéo. Dans ce contexte, il est possible d'émettre l'hypothèse que, pour ces personnes, l'environnement en ligne est plus *secure* pour les interactions sociales, perçues comme moins menaçantes. Il semblerait que, pour un certain nombre de personnes, on entre dans un mécanisme de *coping* pouvant être dysfonctionnel. Notre projet vise à proposer des interventions de groupe pour les personnes ayant ce profil. Pour ce faire, on a cherché à mobiliser les ingrédients de la thérapie cognitivo-comportementale (TCC) notamment utilisés dans le cadre de l'anxiété sociale, et de les intégrer dans des parties de jeu de rôle sur table.

«Donjons et Dragons» est un monde de fantaisie proche de celui des jeux vidéo

L'hypothèse était simple: si le jeu excessif est un *coping* pour l'anxiété sociale, alors si ces gens sont moins anxieux dans les situations sociales peut-être que leurs conduites de jeu vont devenir plus harmonieuses et régulées.

Pourquoi le jeu de rôle sur table?

Notre proposition répond également au phénomène du *treatment gap*,

impliquant le fait qu'il y ait beaucoup de personnes qui ont ce problème, mais que très peu vont consulter. Typiquement dans cette problématique, parfois les personnes ne savent pas que c'est quelque chose pour laquelle on peut voir un-e spécialiste. On a choisi le jeu de rôle pour potentiellement attirer les gens, car avec un jeu comme «Donjons et Dragons» on est dans un monde de fantaisie qui est assez proche de certains jeux vidéo. D'ailleurs, il faut savoir qu'une bonne partie des mécanismes que l'on retrouve dans les jeux vidéo sont initialement issus des jeux de plateau et des jeux de rôle sur table. De plus, il est parfois plus facile de se lancer dans des situations qui n'ont rien à voir avec la réalité. Le programme que l'on a développé se déroule en dix sessions de deux heures par semaine, dans lequel nos joueur-euses en groupe vont progresser dans une aventure. Dans un premier temps, ils-elles vont créer leur personnage et le présenter aux autres participant-es.

Le jeu peut être un médium pour faire de l'intervention axée

Ainsi, les personnes sont exposées, comme dans la thérapie cognitivo-comportementale, à des situations sociales et vont devoir s'affirmer à travers des situations de jeu. Ils-elles vont notamment rencontrer des personnages ou des créatures dont le rôle sera joué par notre maître-sse de jeu, et qui ne sont pas simples à gérer, qui peuvent être agressif-ves, narcissiques, manipulateur-trices, etc. On va alors entraîner l'affirmation de soi en difficulté progressive à travers nos différents modules. Notre étude a permis de montrer que, chez près de deux tiers des participant-es, on a une amélioration des symptômes d'anxiété sociale et un engagement dans le jeu qui est plus régulier. Récemment, le programme a été testé pour la première fois avec des personnes qui ont un trouble du jeu vidéo diagnostiqué, qui jouent parfois jusqu'à 10 à 15 heures par jour et présentant une souffrance et un impact fonctionnel, ainsi qu'un degré d'anxiété sociale important. À la fin du programme, sur les cinq personnes trois ont bénéficié du programme de manière assez importante. Les résultats sont assez encourageants. Avec les études pilotes, on a pu évaluer les symptômes, il reste à savoir les processus qui expliquent le changement.

Ainsi, cette intervention expose les patient-es à des situations d'interactions différentes qu'ils vont ensuite transférer dans leur vie quotidienne.

Avec les études pilotes, on a pu évaluer les symptômes

Peu à peu ça pourrait leur permettre de se réhabituer aux situations sociales en s'exposant et peut-être même de développer des compétences et une confiance en soi. L'idée n'est pas de dire que le jeu en tant que tel va «soigner», mais qu'il peut être un médium pour faire de l'intervention axée sur des dimensions pertinentes pour les interactions sociales.

Des interventions pouvant aller au-delà du trouble du jeu vidéo?

Tout un champ de recherche se développe actuellement sur l'utilisation du jeu de rôle dans des contextes de psychothérapie. Dans des projets futurs, notre intervention par le jeu pourrait être utilisée pour des personnes avec un trouble attentionnel. Dans ce cas, nos interventions seraient structurées différemment pour travailler sur l'impulsivité, en essayant par exemple de voir dans quelle mesure ces patient-es arrivent à ne pas s'interrompre les un-es les autres. Pour donner un autre exemple, une étude vient d'être publiée, pour laquelle j'ai collaboré avec des anthropologues américain-es qui ont notamment documenté le parcours d'une femme transgenre qui a expérimenté et exploré son genre d'abord par son personnage de «Donjon et Dragon».

Le jeu n'est pas une activité négative en tant que telle

Elle explique en quoi ce processus a été quelque chose de très bénéfique et de très aidant dans le cadre de sa transition. On peut voir en quoi le jeu peut être un outil déclinable de différentes manières. Un projet d'échappée Game au CHUV a été développé en collaboration avec l'équipe de la Dr. Mélina Andronicos, qui s'adresse aux enfants de 8 à 12 ans dans le but de les sensibiliser aux risques et aux usages des écrans, notamment sur les algorithmes des plateformes, les *sextings*, la perte de contrôle des photos, etc. Cela a l'avantage de faire

de la prévention de manière plus ludique.

Votre conseil aux parents inquiets: est-ce qu'on doit autant s'inquiéter de la problématique des jeux vidéo?

Dans un premier temps, la manière dont on encadre le jeu en tant que parent est importante. Il s'agit de s'intéresser à quoi l'enfant joue car il y a des jeux et des contenus qui ne sont pas appropriés pour tous les âges. Le jeu n'est pas une activité négative en tant que telle, il permet de développer des compétences d'assouvir des besoins fondamentaux, comme l'autonomie ou l'affiliation sociale. Cependant, actuellement, il y a malheureusement un développement de mécanique prédatrice dans les jeux vidéo, notamment à travers les achats intégrés.

Le jeu dans la plupart des cas est quelque chose de très bénéfique

Il faut faire attention de ne pas exposer les jeunes à des mécanismes de qui sont proches du *gambling*. Il y a aussi des plateformes comme «Roblox» où des jeunes pourraient se retrouver à interagir avec des personnes plus âgées potentiellement mal attentionnées. Il y a donc toute une série de *challenge* dans la supervision des enfants qui jouent. Par contre, ça ne devrait pas occulter le fait que le jeu, dans la plupart des cas, est quelque chose de très bénéfique. Il faut simplement faire attention car ce n'est pas pas à n'importe quel moment ou à n'importe quel âge. Le premier conseil que j'aurais tendance à donner, c'est de demander aux parents de s'intéresser au jeu. De ne pas le considérer comme une perte de temps ou comme quelque chose de nécessairement négatif. Il faut s'intéresser aux raisons de jouer, et créer un dialogue autour du jeu. C'est souvent un premier pas important vers une pratique régulée. •

Propos recueillis par Clémence Poncet

Échecs: jeu ancien, succès moderne

RENOUVEAU • Longtemps considérés comme un jeu réservé à une élite sociale, les échecs sont actuellement dans leur âge d'or, tout particulièrement auprès des jeunes générations. Entre les plateformes numériques, les sites de streaming et la série «The Queen's Gambit», les échecs séduisent un public plus large que jamais.

La prochaine fois que tu es en cours, de préférence un cours peu stimulant, prends le temps de regarder autour de toi. Il est probable que plusieurs élèves soient en train de s'affronter dans une partie d'échecs. Ce constat n'a rien d'étonnant puisque cette pratique s'inscrit dans les habitudes de nombreux élèves. Pourtant, pendant très longtemps, les échecs étaient perçus comme réservés à une élite intellectuelle, un jeu sophistiqué que peu maîtrisaient. Aujourd'hui la situation est bien différente, les échecs séduisent tout le monde sans distinction de sexe, de classe sociale ou de culture. Retraçons l'histoire des échecs afin de mieux saisir le soudain regain d'intérêt de ce jeu centenaire auprès des jeunes générations.

Les échecs s'ouvrent désormais à tous-tes

L'ancêtre des échecs fait son apparition au VI^e siècle en Inde sous le nom de «chaturunga». Le jeu incarne alors une simulation d'une bataille militaire et est donc naturellement déjà associé à la noblesse. En moins d'un siècle, cette pratique se diffuse au Moyen-Orient et adopte l'appellation «shatranj».

Les échecs étaient perçus comme réservés à une élite intellectuelle

L'arrivée en Europe est tardive (Xe siècle) et les échecs sont immédiatement associés aux milieux aristocratiques et monastiques. Dès le XIX^e siècle, le jeu commence à se démocratiser grâce à des salons intellectuels et à la naissance de tournois internationaux. Même si la chronologie se rapproche de notre ère, ce jeu était encore exclusivement accessible à des élites intellectuelles et à des milieux sociaux privilégiés.

L'effet de la série The Queen's Gambit

Pour mieux comprendre le soudain regain d'intérêt des échecs auprès

des jeunes générations nous nous sommes intéressés aux principaux protagonistes.

La numérisation des échecs est une cause majeure de sa popularité

En demandant à plusieurs étudiant-es de l'UNIL ce qu'ils-elles trouvaient si attrayant chez le traditionnel plateau noir et blanc, plusieurs arguments se sont fait entendre. Premièrement, la série *The Queen's Gambit*, parue en 2020, a remis les échecs sur le devant de la scène. Cette série, qui raconte l'histoire d'un prodige des échecs, a apporté énormément de visibilité. Après la sortie de la série, on a observé +215 % de ventes de jeux

condition qu'un appareil numérique soit à disposition. Il ne faut même plus un-e adversaire présent-e puisque celui-celle-ci peut être virtuel-le ou à l'autre bout du monde. Effectivement, la numérisation des échecs est l'une des causes majeures de sa popularité. Jamais la popularité de ce jeu n'aurait pu autant fructifier dans nos sociétés modernes s'il se trouvait uniquement sous sa forme matérielle.

Un jeu ancien devenu un outil pour réfléchir

Un autre point, intimement lié à cette notion de dématérialisation, est la possibilité de voir sa progression de manière très concrète. La plupart des applications d'échecs attribuent aux joueur-euses un score qui évolue selon le nombre de parties gagnées ou perdues. Ce système permet de

coups à l'avance et adapter sa stratégie en continu. C'est un moyen idéal de stimuler sa concentration et d'analyser une situation face à un problème concret. Le streaming a également beaucoup changé la vision du public sur les échecs. Avant, les échecs paraissaient secrets: les pensées des joueur-euses restaient confinées dans leur esprit et un-e joueur-euse non professionnel-le pouvait difficilement suivre une partie silencieuse.

La popularité des échecs est aussi due à sa dimension réflexive

Aujourd'hui les plateformes fournissent un effort pour rendre le jeu plus interactif avec le public. Lors d'une diffusion d'une partie d'échecs, il y a souvent une explication en temps réel: quel coup était bon ou mauvais, quelles menaces ou opportunités se sont présentées... On observe aussi l'utilisation d'outils visuels lors des parties pour indiquer les potentiels mouvements des pions. Cette nouvelle manière de diffuser des parties est doublement avantageuse: puisque les échecs se transforment en spectacle en ligne, davantage de personnes regardent et sont tentées d'y jouer, et celles et ceux qui y jouent déjà profitent d'un support pédagogique pour s'améliorer. Les échecs prouvent qu'un jeu ancien peut évoluer avec son époque pour s'imposer comme un jeu populaire. Tous les facteurs élaborés contribuent à ancrer durablement les échecs dans le quotidien, bien au-delà d'une simple tendance éphémère. •

Solène Nedir



d'échecs sur les plateformes en ligne et +603 % de ventes de livres d'échecs. Beaucoup de personnes affirment que cette série a déclenché une renaissance mondiale du jeu d'échecs. Évidemment, elle seule n'explique pas l'engouement pour les échecs sur le long terme, mais elle a permis de motiver de nombreux jeunes à y jouer. Deuxièmement, grâce à la digitalisation des échecs, un point indéniable est la liberté de jouer à tout moment. Dès qu'une pause se présente, n'importe qui peut jouer une partie à

voir son niveau, de constater ses progrès ainsi que de se fixer de nouveaux objectifs. En plus, il existe souvent des défis quotidiens, des séries de victoire ou encore des trophées ou badges qui récompensent certaines performances. Tous ces mécanismes donnent aux échecs une dimension ludique et progressive qui s'apparie davantage aux jeux vidéo actuels qu'à un jeu centenaire. La popularité des échecs est aussi due à sa dimension réflexive. Pour être bon-ne aux échecs il faut anticiper des actions, planifier plusieurs

Au-delà du divertissement

CAMPUS • Autant chercheur-euses qu'étudiant-es, l'UNIL recèle de passionné-es de jeu. Le groupe d'étude GameLab ainsi que la spécialisation en «Métiers du jeu et du jeu vidéo» en sont des exemples. L'auditoire a rencontré David Javet, membre fondateur du GameLab, afin de comprendre la place que joue le jeu au sein de l'UNIL.

Comment est né le GameLab? Quelle était la demande à laquelle ce projet répondait?

Je suis convaincu que ce qui a fait que le GameLab a fonctionné, c'est l'élément humain. Ça a été la rencontre de chercheur-euses qui avaient des atomes en commun, qui avaient envie de faire quelque chose ensemble et qui se sont retrouvées autour de l'objet «jeu».

De manière très vertueuse, les choses se sont mises en place

Ce projet est né du constat qu'il n'y avait rien qui fédérait les études du jeu à l'UNIL. Il y avait une sorte de paradoxe aux alentours de 2016 avec à la fois une omniprésence du jeu et du jeu vidéo dans la société et cette absence dans le monde académique.

Quelles sont les missions que se donnait le GameLab à sa création? Comment ces missions ont-elles évolué?

Un de nos premiers objectifs, ça a été de dire: «Il faut que l'on fasse savoir, que ce soit aux étudiant-es, à la communauté universitaire, mais aussi à la presse, que ces objets-là sont étudiés, qu'ils sont légitimes, qu'ils sont intéressants, qu'on peut y apporter des regards pointus et réfléchis». Le fait d'avoir créé une marque, le GameLab, ça permettait non seulement à la presse, mais aussi à d'autres organismes de nous contacter en tant qu'entité.

L'idée était de créer une offre qu'on aurait aimé avoir quand on était étudiant-es

Une fois mis en place, des étudiant-es nous ont soumis des projets de mémoire. On a beaucoup de collègues qui sont venus nous voir parce qu'ils-elles ne se sentaient pas légitimes de diriger un mémoire sur, par

exemple, un jeu qui met en scène le Moyen-Âge. En revanche, le fait de nous avoir à la codirection rendait le projet faisable. De manière très vertueuse, les choses se sont vraiment mises en place. On a eu la chance de faire beaucoup d'événements par-ci par-là et on était très présent-es parce qu'il y avait de la demande. L'objectif était de permettre à des étudiant-es de se former dans les *Game Studies*, en études du jeu et en recherche-crédation. Donc oui, assez vite, on avait cette idée de s'inscrire dans le plan d'études. On a toujours eu l'idée de créer une offre qu'on aurait bien aimé avoir quand on était étudiant-es.

Le jeu a pris une place importante dans nos activités quotidiennes

L'idée de la spécialisation a été bien accueillie, parce qu'on avait déjà passé de nombreuses années à démontrer qu'il y avait de l'intérêt et de perspectives de carrière dans l'étude du jeu, sa médiation pour le grand public et sa préservation.

Comment expliquer la légitimité de l'étude des jeux et des jeux vidéo au sein de l'UNIL aux personnes qui pourraient se montrer sceptiques?

On est dans le siècle du jeu. C'est vraiment devenu un outil principal d'expressivité ou de rapport à des mondes fictionnels. Le jeu a pris une place très importante dans nos activités quotidiennes. Ma réponse, ce serait d'abord ça: faire comprendre aux sceptiques la place que ces objets ont dans nos vies, et le fait qu'il est fondamental d'avoir un espace où on peut les analyser et les étudier avec la rigueur du regard scientifique. Évidemment, le dernier point, c'est que si on ne fait pas ça à l'université, on va avoir de plus en plus de gens qui sont à la merci de systèmes prédateurs. Donc passer par le jeu vidéo, c'est aussi réfléchir aux outils numériques, à nos rapports avec la machine, à qu'est-ce qu'un *game design* vertueux par rapport à

un *game design* qui exploite des *dark patterns* et qui nous exploite psychologiquement. Donc avoir un espace à l'université où les gens peuvent

peu documentée. On a des gens qui travaillent sur les discours de la presse. Ils-elles vont, par exemple, regarder comment on parlait du jeu



apprendre à se réapproprier ces outils, les discuter, crée aussi des alternatives. C'est aussi pour ça que la création est hyper importante. Ne pas se contenter de critiquer des jeux mais aussi créer, c'est réfléchir à d'autres manières de jouer. C'est hyper important que l'université puisse faire ça, à mon avis.

Quelles sont actuellement les recherches qui sont menées au sein du GameLab autour de la thématique du jeu et du jeu vidéo?

S'il y a un grand pôle à l'heure actuelle, c'est l'histoire locale du jeu vidéo. On a beaucoup de personnes du GameLab qui travaillent vraiment sur le pré-2000. Pour identifier les jeux vidéo suisses, c'est vraiment un travail d'archéologie, d'excavation.

Le jeu est vraiment devenu un outil principal d'expressivité

C'est beaucoup d'entretiens avec des personnes âgées, c'est faire aussi l'histoire orale d'une époque qui n'a pas du tout été documentée ou très

ou du jeu vidéo dans les années pré-2000. Une des questions est aussi celle qui interroge l'identité des créateur-ices.

Identifier les jeux vidéo suisses, c'est un travail d'archéologie

Est-ce qu'on créait plutôt en amateur-ice ou est-ce qu'il y avait déjà des initiatives industrielles? D'autres personnes ont travaillé sur la sociabilisation dans les mondes virtuels en ligne. Et puis on a tout un pan de la recherche qui est beaucoup, sur la recherche-crédation (création de récit interactif, jeux de médiation scientifique, etc.). •

Propos recueillis par Zoé Bruand

Le jeu sort du boys' club

MIXITÉ • Longtemps perçu comme masculin, l'univers du jeu reste marqué par de profondes inégalités. Pourtant, les femmes y gagnent aujourd'hui en visibilité et redéfinissent leur place dans cet espace ludique.

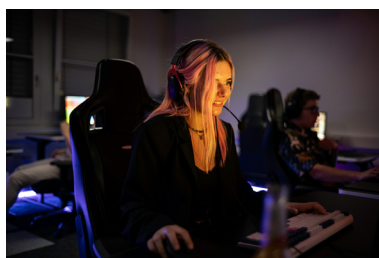
Du plateau de jeu à l'écran, le monde du jeu a longtemps été dominé par les hommes. Dans les jeux de société, les grandes récompenses illustrent ce déséquilibre: depuis 1999, seules cinq autrices ont reçu le prestigieux prix allemand *Spiel des Jahres*, contre 103 auteurs. Dans le jeu vidéo, la situation est comparable: les femmes restent minoritaires parmi les développeur-euses et souvent invisibilisées dans l'histoire du médium. La conceptrice américaine Carol Shaw, créatrice du jeu culte *River Raid* en 1982, n'a par exemple été reconnue que récemment comme l'une des pionnières de la conception de jeu vidéo. Cette sous-représentation s'explique en partie par des stéréotypes persistants. Les jeux sont fréquemment associés à des compétences considérées comme

«masculines», telles que la stratégie, la compétition ou la maîtrise technique, influençant l'orientation professionnelle et pouvant décourager certaines femmes à s'y engager. La culture visuelle en témoigne: les personnages féminins de jeux vidéo ont longtemps été cantonnés à des rôles secondaires ou hypersexualisés, comme le montre l'exemple de l'émblématique Lara Croft, tandis qu'on trouve plus d'extraterrestres et d'animaux que de femmes sur les boîtes de jeux de société. Cette sous-représentation visuelle n'est pas anodine: elle participe à rendre les femmes moins visibles, et donc moins légitimes, dans l'univers du jeu.

Le poids des inégalités

Si les femmes sont aujourd'hui presque aussi nombreuses que les

hommes à jouer, elles restent en revanche minoritaires parmi celles et ceux qui créent les jeux. Les métiers liés au jeu reposent souvent sur des activités créatives amateurs avant de devenir professionnels. Or, les femmes disposent en moyenne de moins de temps libre que les



hommes, notamment en raison d'une répartition inégale des tâches domestiques. Ce déséquilibre peut limiter l'accès aux réseaux et aux

opportunités dans ces secteurs. Cependant, les choses évoluent. Des initiatives et des réseaux professionnels se développent pour soutenir la place des femmes dans l'industrie, comme l'association Women in Games. Des créatrices gagnent ainsi en visibilité, comme la conceptrice de jeux de société Elizabeth Hargrave ou Brenda Romero, figure majeure du jeu vidéo indépendant. Ainsi, le jeu apparaît comme un espace paradoxal: il est à la fois marqué par des exclusions persistantes tout en étant porteur de nouvelles formes d'émancipation. Et si les règles ont longtemps été écrites sans elles, les femmes sont aujourd'hui de plus en plus nombreuses à prendre place à la table. •

Lisa Waldvogel

La guerre mode jeu vidéo

UKRAINE • Peu coûteux et précis, les drones dominent le conflit russo-ukrainien. L'Ukraine attribue désormais à ses soldats des points par cible détruite, transformant la guerre en un jeu vidéo où la mort des troupes, banalisée, s'apparente presque à celle des avatars.

«Kill for points.» Voilà la nouvelle doctrine des unités de drones de l'armée ukrainienne. Depuis 2024, date du lancement du programme *Army of Drones Bonus*, chaque cible ennemie détruite peut désormais rapporter des points. Le principe est simple: un barème précis attribue une valeur à chaque type de destruction. Blesser un-e soldat-e rapporte 8 points, en tuer un-e 12. La destruction d'un lance-roquettes peut en rapporter jusqu'à 50.



Accumulés, ces points sont ensuite échangés contre du matériel militaire: drones supplémentaires, équipements

ou munitions. Ce principe – d'apparence ludique – n'est pas nouveau. Il relève de la gamification, ces mécanismes de points et de classements, largement intégrés aux applications pour stimuler l'engagement – Duolingo en est un exemple bien connu. Toutefois, cette logique ne se cantonne pas qu'aux domaines de l'apprentissage ou du marketing, puisqu'elle s'applique désormais à la guerre.

Les gameurs-euses, nouvelles armes du conflit

Dès les débuts du conflit, l'Ukraine, bien consciente des nouveaux enjeux dans cette guerre de drones, a déployé un important dispositif pour recruter aux côtés de parachutistes et autre soldats d'élite des gameur-euses. Réflexion spatiale, rapidité de décision et coordination visuelle: les compétences des joueur-euses de jeux vidéo sont désormais mises à profit dans cette nouvelle expérience militaire, loin du terrain et

proche des écrans. Comme dans les jeux *Call of Duty* ou *Fortnite*, les opérateur-ices pilotent leurs appareils à distance, à l'aide de casques immersifs, manettes et flux vidéo en temps réel.

Blesser un-e soldat-e rapporte 8 points, en tuer un-e 12

Ce lien avec les jeux vidéo est d'autant plus fort que les images de morts capturées par les drones sont pour certaines diffusées sur les réseaux sociaux des brigades militaires, souvent accompagnées de montages et de musiques épiques qui ne sont pas sans rappeler l'esthétique des jeux vidéo.

Un succès qui trouble

Le système, redoutablement ludique, a rapidement trouvé son public. Comme dans un jeu, la possibilité de gagner des

points stimule la compétition si bien que les brigades de drones seraient aujourd'hui, selon les autorités ukrainiennes, près de 90% à participer au programme. Une efficacité qui pose aussi question. Depuis leur poste de contrôle et loin des combats, ces opérateur-ices tuent des dizaines d'ennemi-es en quelques secondes, dissociant l'acte de tuer de ses conséquences humaines – un phénomène que les psychologues ont nommé la «PlayStation mentality». Dans ce contexte, la guerre s'apparente plus à une interface de jeu qui prend pour objectif d'accumuler des points et d'agir toujours plus rapidement, qu'à une prise en compte du degré de violence que celle-ci pose. Et si les images circulent comme dans un jeu, les victimes n'ont, elles, rien de virtuel. •

Alice Hari Savioz

E-sport, du jeu aux JO

GAMER • Depuis plusieurs années, une partie du monde vidéoludique commence à montrer les dents: l'e-sport. Cette facette du jeu vidéo génère de plus en plus de revenus et à faire beaucoup parler de lui.

Le jeu vidéo a connu de nombreuses évolutions par le passé, mais depuis le début du XXI^e siècle, et plus encore depuis les années 2010, il prend un nouveau tournant: celui de l'e-sport. Contraction entre «électronique» et «sport», cette catégorie concerne aussi bien les jeux à caractère compétitif que les tournois auxquels des athlètes et un public de centaines de milliers de personnes participent. En effet, les studios de développement intègrent désormais des mécaniques de compétition pure dès la conception de leurs titres. Les exemples les plus probants restent *Call of Duty* pour les FPS (jeu de tir en vue à la première ou *first-person shooter*) ou la franchise EA Sports FC (anciennement FIFA). Si l'on peut remonter aux années 1980 et 1990 avec *Street Fighter II* ou les salles

d'arcades qui instaurent déjà une hiérarchie entre joueur-euses, c'est réellement l'avènement de la connexion Internet à haut débit dans les années 2010 qui fait tout basculer.

Les premiers JO d'e-sport marque un tournant historique

Des titres comme *League of Legends* ou *Fortnite* ont propulsé la discipline dans une dimension planétaire.

Un système en pleine expansion

La généralisation de l'e-sport et l'attractivité économique qu'il engendre proviennent d'Asie, et plus particulièrement de Corée du Sud. C'est dans ce pays qu'est apparu un véritable

écosystème structuré, qui s'est ensuite exporté dans le monde entier. Ce système calque le modèle des fédérations sportives, telles que la FIFA ou l'UFC. Il n'est plus seulement question de jeu, mais de droits de diffusion sur les plateformes de streaming, de *merchandising*, d'équipes professionnelles aux budgets colossaux, de commentateur-ices et de partenariats stratégiques avec des éditeur-ices et développeur-euses de premier plan.

Consécration de l'e-sport en 2027?

L'apogée de cette croissance est l'institutionnalisation de la discipline par le Comité International Olympique. L'organisation des premiers Jeux olympiques de l'e-sport marque un tournant historique. Prévu pour se tenir en 2027 en



Arabie Saoudite, ces jeux devaient sceller la reconnaissance de l'e-sport comme un véritable sport. Malgré l'annulation de ces JO vidéoludiques, la genèse d'un tel projet confirme la fulgurance et l'engouement d'un secteur qui ne se contente plus de divertir, mais qui entend s'imposer au cœur de l'industrie du jeu-vidéo. •

Aulan Ramadani

Visite à l'expo... Planète Jeux

ENVIRONNEMENT • Depuis presque aussi longtemps que la Terre accueille des êtres humains, elle héberge également leurs jeux. Le Musée Suisse du Jeu invite à explorer les liens entre le jeu et la planète, entre apport et impact.

Miroirs d'une société, les jeux sont le reflet d'un besoin partagé entre toutes cultures et civilisations: se divertir. À la fois ludiques et logiques, ils ont la faculté de refléter la vision des sociétés par rapport au



monde qui les entoure. Les mécanismes de jeux sont nombreux et variables. Quand ils incorporent la notion d'environnement, ces derniers invitent souvent à exploiter les ressources de la planète afin de construire un monde imaginaire. Cependant, il arrive parfois qu'il s'agisse de collaborer pour sauver la planète et préserver ses

écosystèmes. Entre âge d'or du jeu et crise environnementale, comment se positionne et se réinvente l'industrie du jeu pour offrir des univers ludiques sur ces questions de société?

Un reflet de notre vision du monde?

Le rapport entre jeu et environnement ne date pas d'hier. Attesté archéologiquement depuis le IV^e siècle, les jeux de semailles, ou mancalas, remuent les méninges et divertissent. Avec un mécanisme qui se déploie en plus de deux cents variantes, cette famille de jeux de logique est surnommée «les échecs africains». Il invite à semer, récolter, compter, distribuer des graines afin d'en récolter le plus possible et donc de se voir attribuer le plus de points. Avec l'industrialisation, la culture ludique entre dans un paradoxe: entre intensification de l'exploitation des sols et naissance

d'une sensibilisation pour protéger la nature, le jeu devient un espace d'étude, d'exploration et de contemplation pour comprendre la nature qui nous entoure. Autour des années 1970, les thématiques environnementales apparaissent dans les jeux comme un écho aux mouvements écologistes. Dans une logique de sensibiliser et questionner ces enjeux, les jeux permettent de conscientiser tout public de manière ludique. Aujourd'hui, et ce, depuis les années 2000, les jeux invitent davantage à soigner la planète et ses écosystèmes. Au fil du temps, ils permettent même de refléter les perceptions collectives ainsi que les préoccupations d'une époque à un moment donné.

Une industrie pas très écologique

Que dit un jeu qui a pour thème la pollution quand lui-même devient déchet? L'industrie de jeux, malgré

tout la sensibilisation qu'elle peut engendrer sur les questions environnementales, reste tout de même une industrie. Mondiale et polluante, elle engendre des chaînes de production et de distribution. Les jeux vidéo, quant à eux, ne sont pas moins gourmands en termes de ressources. De la fabrication des consoles aux serveurs nécessaires pour le jeu en ligne, ils impactent de manière considérable la nature. Quand elle cherche à sensibiliser sur les questions environnementales, l'industrie ludique se trouve donc naturellement prise en étau dans un paradoxe fondamental entre être bénéfique et être néfaste. •

Zoé Bruand

La lutte d'Alice face aux colons

CISJORDANIE • Le festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH) a projeté «Alice au pays des colons», un documentaire de Yanis Mhamdi produit par *Blast*, tourné en Cisjordanie durant l'été 2024. Grâce au festival, *L'auditoire* — qui s'exporte exceptionnellement à l'international — s'est entretenu avec Alice Kisiya, protagoniste du film et activiste contre l'occupation des colons, depuis son village d'Al-Makhrou.

Alice Kisiya a 31 ans. Elle est palestinienne chrétienne originaire de Bethléem et possède la nationalité israélienne, en raison de la présence de sa famille sur ces terres avant 1948. Depuis 1967, des territoires entiers de la Cisjordanie sont occupés illégalement par Israël.

L'armée israélienne et les colons nous poussent à la violence

Le début de la guerre à Gaza, les colonies s'y multiplient à un rythme inédit. Le gouvernement israélien profite que les regards soient orientés sur Gaza pour intensifier une expansion illégale en silence. C'est précisément ce silence que le documentaire de *Blast* cherche à briser. L'occupation du terrain, où se dressaient leur maison et le restaurant de la famille d'Alice s'inscrit alors dans ce contexte-là. Depuis 2012, les Kisiya encaissent les démolitions, reconstruisent, et reviennent. Alice continue à mener son combat pour défier cette dépossession, accompagnée de ses ami-es, face à une armée qui protège les colons.

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots?

Je m'appelle Alice Kisiya. Je viens de Bethléem et je suis palestinienne chrétienne. Parce que ma famille était ici avant 1948, j'ai également la citoyenneté israélienne. Je suis journaliste mais aujourd'hui, je suis devenue militante pour les droits humains et pour la paix.

Dans le film, on voit la violence des colons (occupation des terres, insultes, intimidations). Pourtant, vous prônez une résistance non violente. Pourquoi est-ce si important pour vous?

Je ne crois pas à la résistance armée, même si nous vivons sous occupation. Je crois qu'au lieu de répandre la haine, nous devrions nous unir, nous sommes tous des êtres humains. L'armée israélienne et les colons nous poussent à la violence parce que c'est leur jeu: attirer les gens dans le piège pour



qu'ils-elles se fassent arrêter ou tuer. Je ne vais pas leur donner cette chance.

Beaucoup d'Israélien-nes s'opposent à la violence des colons

Notre rôle maintenant, c'est de créer de l'amour plutôt que de la haine, et de la paix plutôt que de la guerre.

Depuis le 7 octobre 2023, de nombreuses ONG ont signalé une augmentation de la violence des colons en Cisjordanie. Est-ce que vous l'avez observé sur le terrain?

Oui, bien sûr. Après le 7 octobre, l'extrême droite — Smotrich et Ben Gvir — a répandu sa propagande et ses groupes armés en Cisjordanie. Plus de 3 000 familles ont été déplacées, plus d'un millier de Palestinien-nes ont été tués, de nombreuses communautés ont été chassées, et on assiste à une expansion massive des colonies autour de Bethléem en particulier. Ils pensaient que la guerre à Gaza couvrirait le vol des terres mais avec les réseaux sociaux et

les militant-es qui documentent la violence des colons, ils ne peuvent plus le cacher.

Qui sont ces colons qui occupent votre terre?

Ces colons viennent d'orphelinats, de familles endeuillées, de communautés fragilisées. Le gouvernement les place dans des institutions d'aide sociale et des orphelinats, où des organisations comme le Jewish National Fund ou sa filiale Hemanotah leur propose des heures de bénévolat — principalement dans des écoles agricoles construites sur des terres palestiniennes.

Les actions les plus puissantes sont celles qui rassemblent les religions

Ces écoles sont censées enseigner le respect de l'environnement, mais elles inculquent en réalité la violence et la haine envers les Palestinien-nes, les endoctrinant avec de fausses idéologies religieuses. Beaucoup de ces enfants ont des problèmes psychologiques et

reçoivent des médicaments chaque mois. Ils-elles sont aussi rémunéré-es en fin de mois mais seulement s'ils-elles ont effectué leurs heures de bénévolat, ce qui les pousse à servir l'agenda politique du gouvernement. Ils-elles sont utilisé-es comme outils.

Les colons sont souvent mineur-es et viennent des orphelinats

Beaucoup sont mineur-es, pourtant ils-elles conduisent des voitures, des tracteurs, et portent des armes. Ces écoles agricoles sont situées sur des sommets isolés, sans électricité, sans eau, sans abri, laissant les enfants exposés aux animaux sauvages. On peut sérieusement douter que ceux et celles qui sont au pouvoir se soucient vraiment de ces enfants.

Comment expliquez-vous qu'ils-elles soient protégés par la police et l'armée?

Parce que tout cela est couvert par Smotrich et Ben Gvir, qui sont tous les deux des criminels. Ils agissent en dehors de la loi, même en occupant des postes gouvernementaux. L'armée et la police obéissent à des ordres qui viennent des ministres. En protégeant ces jeunes qui font le mal, ils les encouragent à être encore plus violent-es. Certains membres de l'armée et de la police sont eux-mêmes des colons d'extrême droite; ils-elles se moquent donc du sort des Palestinien-nes.

Vous avez la citoyenneté israélienne. Est-ce que cela vous protège dans votre combat?

Parfois oui, parfois non. Ça m'aide dans le sens où j'ai une certaine protection de l'armée et de la police, même si j'ai été attaquée plusieurs fois par des colons et que c'est moi qui me suis retrouvée arrêtée. Mais j'ai au moins pu me présenter devant les tribunaux et défendre ma terre. Les colons y réfléchissent à deux fois parce que je suis citoyenne israélienne alors qu'avec les Palestinien-nes, ils-elles font ce qu'ils-elles veulent. Mais ça ne m'a pas protégée du racisme de la police et des

colons. Nous sommes des citoyen·nes de seconde zone à leurs yeux.

Dans le film, on voit que ceux qui vous volent vos terres utilisent de faux documents. Qui est exactement derrière tout ça, et comment ça fonctionne?

Le Fond national juif (FNJ) a créé Hemanotah en 1967 comme filiale spécifiquement pour gérer la zone C [les territoires de 67, ndr], puisque le FNJ lui-même est légalement interdit d'opérer là-bas selon ses propres statuts. C'est ainsi que ça fonctionne dans la majeure partie de la Cisjordanie: la filiale opère avec de faux documents pour contourner cette restriction. Elle s'appuie aussi massivement sur la manipulation juridique, les avocat·es engagé·es par les propriétaires peuvent être mis·es sous pression ou menacé·es pour qu'ils/elles n'agissent pas, et la moindre erreur de procédure au tribunal peut être exploitée pour faire basculer une affaire en leur faveur.

C'est chez moi, et même sans maison, c'est encore chez moi

C'est pourquoi, l'année dernière, nous avons choisi de ne pas engager d'avocat·es, supprimant ainsi ce levier. En droit international, les territoires de 67 doivent suivre la loi jordanienne, qui interdit à ces entreprises de mener des projets de développement ou d'acheter et vendre des terres palestiniennes. Pour contourner cela, ils-elle font systématiquement référence à des dates antérieures pour légitimer leurs revendications. Entre 1967 et 1981, quand Israël a établi l'Administration civile comme organe gouvernant ces territoires, aucune transaction foncière officielle n'a été enregistrée. Ce vide juridique est délibérément exploité: sans accords officiels pour cette période, la propriété peut être revendiquée et manipulée librement.

Vous soulignez souvent que vos ami·es militant·es sont chrétien·nes, juif·ves et musulman·es. Pourquoi tenez-vous à le mettre en avant?

Pour moi, les événements interreligieux sont très importants. Je crois que cette guerre et ce qui se passe en ce moment cherche à effacer les religions, l'amour entre les religions et l'harmonie entre elles. À mon sens, les actions les plus puissantes sont celles qui rassemblent les croyances: partager, aimer, s'unir contre ce que représente le mal: l'occupation, les attaques, les meurtres, les

bains de sang.

Y a-t-il aussi une résistance israélienne à vos côtés? Est-ce que beaucoup d'Israélien·nes résistent contre les colons, ou est-ce une minorité?

C'est difficile à évaluer, mais il y a beaucoup de gens qui résistent, surtout à gauche, contre la violence et les attaques des colons.

Juif·ves et arabes nous pouvons encore vivre ensemble

Depuis le 7 octobre, la résistance s'est amplifiée, davantage de personnes s'éveillent et s'opposent à la guerre, aux meurtres et au génocide.

Dans le film, on a l'impression que votre combat est davantage animé par l'amour de votre terre, de votre famille et de votre histoire que par la haine de l'autre. Est-ce vrai?

Ce qui compte le plus dans tout combat, c'est de garder une bonne énergie et une attitude positive. Je continue à me battre parce que je sais que j'ai raison, et je crois aux enseignements de Jésus et à la façon dont je peux les appliquer dans de telles luttes, surtout quand on voit autant de haine. Et cette terre est chargée de souvenirs de mon enfance, de mes parents, des animaux que j'ai élevés, des fruits que j'ai mangés. C'est chez moi, et même sans maison, c'est encore chez moi. Je refuse de la donner à des voleurs.

D'où tirez-vous la force de vous battre?

Cette histoire a commencé il y a plus de 15 ans. En 2012, nous avons eu la première démolition, puis en 2013, 2015, 2019. À chaque fois que nous reconstruisions, ils-elles démolissaient à nouveau. Les gens me demandent toujours comment on peut reconstruire après tant de démolitions. Nous ne reculons jamais et nous croyons en nos droits. Nous croyons que Dieu a créé cette terre pour tout le monde et pas pour un peuple élu. Ma famille me donne beaucoup de force. J'ai beaucoup prié aussi, et je suivais la voix en moi. C'est comme ça que je n'ai jamais failli, parce que je fais confiance à Dieu.

Votre combat demande beaucoup d'énergie physique et mentale. Comment la maintenez-vous depuis tout ce temps?

Il y a eu des jours où je me sentais épuisée et où je voulais que tout s'arrête mais je savais que si j'abandonnais,

cette cause serait perdue pour toujours. Le film n'a capturé que quelques jours, mais nous étions là pendant environ 40 jours lors du camp de solidarité — retournant chaque jour, affrontant les colons, étant chassé·es par la police, et revenant encore.

Après une longue bataille, nous avons récupéré nos terres

Après ces 40 jours, il y a eu encore beaucoup d'événements à gérer. Mais nous sommes resté·es résilient·es, et nous avons récupéré notre terre. Nous ne pouvons pas encore y construire, et beaucoup d'arbres ont été arrachés, mais nous y sommes de retour. Je suis confiante pour la suite.

Après tant de violence, croyez-vous encore à la possibilité que Palestinien·nes et Israélien·nes vivent ensemble?

Oui, nous pouvons encore vivre ensemble. Ce n'est bien sûr pas facile. Les deux sociétés ont beaucoup souffert. Au sein même de la société israélienne, il y a une forte division entre la gauche et la droite. Je ne sais pas vraiment comment ils-elles vont apprendre à cohabiter entre elles et eux d'abord. Je crois que les gens doivent travailler sur leur for intérieur et sur leur amour intérieur, puis construire cette nouvelle société.

Les "arabes israélien·nes", sont des citoyen·nes de seconde zone

Tant qu'ils-elles n'ont pas ça en eux-elles-mêmes, personne ne peut vivre avec ses voisin·es — qu'ils-elles soient arabes ou israélien·nes.

Donc vous espérez qu'il y aura une solution à deux États?

Oui. Ça arrivera tôt ou tard, bientôt je pense. Le gouvernement et les colons savent qu'ils devront partir et que ce n'est plus qu'une question de temps. •

L'interview a été réalisé en anglais, la version ci-dessus a été traduite. La version originale sera prochainement publiée sur notre site.

Propos recueillis par Sarah Pfitzmann

Chronique polémique

Charisme politique?

Le «charisme» est l'outil politique ultime: cette mise en scène du soi renforce ou éclipse-t-elle le propos?

Le charisme est une construction sociale, façonnée par les idéaux patriarcaux du grand leader. Ce marketing de soi édifie un théâtre politique - les politicien·nes jouant des personnages, selon les demandes de leurs fidèles: excentrisme et effet choc pour Trump, capital sympathie pour Obama, figure de l'oncle rigolo pour Johnson, ou encore viralité et proximité pour Macron. Le charisme est marqué par l'éloquence, l'assurance ou encore l'autorité d'un·e chef·fe. Son but? Faire adhérer les électeur·ices à une figure politique, tout en détournant l'attention du fond du propos. Ici, il s'opère une forme d'endoctrinement du public à l'aide d'un charisme habilement instrumentalisé. L'essence de l'argument s'y voit effacée par de beaux mots et une aisance rhétorique; finalement, on ne se rappelle plus du discours de Macron au-delà de son «for sure.» Selon la sociologue Julie Pagis, le charisme est une dynamique patriarcale dont aucun parti n'est exempt. Le danger réside dans les réseaux se revendiquant horizontaux, où le·la chef·fe «a une autorité qui repose sur sa seule personne», un phénomène particulièrement visible chez Mélenchon et ses discours déclamatoires. Pour Pierre Bourdieu, le charisme est «un ensemble d'affinités entre le leader et ceux qui le suivent», nourrissant une admiration masculine et une relation parasociale au détriment des convictions. Souvent pensé comme une qualité innée, le charisme demeure une construction patriarcale. Pagis appuie en effet que «le charisme reste largement masculin». Les figures de leadeuses sont rares, plus rares encore celles dont le charisme est publiquement célébré. Au contraire, lorsqu'une ferveur comparable à celle de leurs homologues masculins traverse leurs discours, elles sont vite renvoyées au registre de l'hystérie. L'historien Yves Cohen souligne par ailleurs que «beaucoup de chefs autoritaires» partagent «un antiféminisme rageur et ravageur». Ainsi, le charisme politique devient une performance qui culmine souvent dans des idéologies misogynes. Quand le charisme parle trop fort, la politique finit par se taire. •

Tamara Wanja

Une écologie pacifiste?

FORUM • Dans le cadre du FIFDH, le 14 mars dernier, était projeté en première internationale le film *The System*, suivi d'une discussion modérée par Salomé Saqué réunissant Férès Barkat, Nicolas Framont, et l'équipe du film. L'auditoire a couvert le forum intitulé «Climat, non-violence à l'épreuve de l'urgence».

Le film *The System* part d'un postulat: Le mouvement écologique n'a pas réussi à renverser le système. Dès lors le réalisateur Joris Postema, part à la rencontre de trois personnes qui luttent de manière radicalement différente pour l'écologie: une activiste d'*Extinction Rebellion*, un diplomate néerlandais spécialiste de la question de l'eau et un militant antifasciste.

La défaite des luttes écologiques

Alors que les trois protagonistes sont réunis autour d'une table par le réalisateur pour prendre du recul sur cet échec des stratégies militantes, nous les suivons à travers leurs récits, marqués par des questionnements et des émotions, dans leurs combats respectifs. L'un souhaite changer les choses de l'intérieur, auprès des dirigeants lors de conférences mondiales sur l'eau; la militante pour le climat Pippi van Ommen doute de l'efficacité des manifestations pacifiques; enfin, Tazio, militant antifasciste queer, s'interroge sur les limites des actions non violentes. Un documentaire qui témoigne du désespoir face aux ravages du capitalisme et à la destruction du vivant, mais aussi de la recherche de nouveaux moyens pour provoquer des changements structurels.

La qualification de la violence est faite par les dominant-es

Dès le début de la discussion, Salomé Saqué (journaliste, *Blast*) pose un constat: malgré les tentatives pour s'y opposer, le système global n'a pas changé. Au contraire, la production augmente, la destruction du vivant s'accroît et les démocraties déclinent au profit du fascisme qui gagne de plus en plus de terrain. Persiste alors une question essentielle: comment lutter?

Qui définit la violence?

Férès Barkat (fondateur de *Banlieues Climat*, enseignant à la Sorbonne) repositionne d'emblée le débat en posant la question suivante: «comment et qui qualifie la violence?». Pour lui, la question des violences structurelles est systématiquement évacuée pour



disqualifier les mouvements contestataires et délégitimer les revendications. Nicolas Framont (sociologue, auteur du livre *Saint Luigi*) complète cette analyse en soulignant que la qualification de la violence est faite par les dominant-es. Pour lui, la question de la violence ne devrait même pas se poser, car elle relève d'une lecture imposée par les élites dominantes. Il s'agit plutôt de penser en termes de rapports de force: qu'est-ce qui permet concrètement de faire chavirer l'ordre dominant, et qu'est-ce qui marche vraiment?

Désigner les responsables

Pippi van Ommen (protagoniste de *The System*) et Joris Postema (réalisateur) se rejoignent sur l'échec du mouvement écologique qui est de ne pas avoir réussi à construire d'alliances avec la société civile plus largement. Un des grands manquements a été la non-prise en compte des perceptions et l'altération des autres mouvements de revendications, notamment des luttes ouvrières, ce qui a contribué à isoler le mouvement, alors même que les adversaires sont communs. Justement, Nicolas Framont en a assez que les responsables ne soient pas qualifiés comme tels. Selon lui, le temps de la sensibilisation est terminé: il faut laisser place à l'action, en désignant les responsables, qui ont des noms et des adresses. Il conclut en affirmant «Ce qui manque à la classe capitaliste, c'est d'avoir un peu plus peur de nous». Férès Barkat le rejoint en affirmant à son tour que demander aux oppresseur-euses d'opprimer un peu moins est voué à l'échec. Pour s'en sortir, il faut comprendre le système dans son ensemble.

Recréer du lien

Nicolas Framont rappelle de ne pas perdre de vue la solidarité et la confiance pour créer des espaces de vie en dehors du monde capitaliste. Celles et ceux qui subissent les violences doivent aussi avoir des espaces pour respirer.

«Ce qui manque à la classe capitaliste, c'est d'avoir un peu plus peur de nous»

Pippi van Ommen, le dit clairement, il n'y a pas de bouton magique, la force du collectif réside dans le soutien des autres et la lutte doit être faite en fonction des possibilités de chacun-e. Comme elle le rappelle si bien: «tout ce qu'on a, c'est nous». Férès Barkat insiste finalement sur la nécessité de s'organiser en créant des communautés en se tournant vers les autres. Des espaces à penser en sous-systèmes, afin de ne pas reproduire au sein des luttes les mêmes rapports de dominations que l'on prétend combattre. La discussion se clôture sous les applaudissements de la salle pleine à craquer, dont personne ne sortira avec une solution miracle, mais avec une idée majeure: sans rapport de force, aucun renversement ne sera possible. •

Si vous souhaitez visionner la conférence, la vidéo est disponible sur la chaîne YouTube du FIFDH.

Pierre Dutray

Patriarcat débunké!

«Not all men», vraiment?

Cet hashtag est souvent utilisé par certains hommes mais pourquoi est-il problématique?

Quel serait votre premier réflexe si vous entendiez un récit d'une femme qui a subi des violences sexistes ou sexuelles? Ce serait de la soutenir évidemment... Toutefois cette réponse n'est pas si commune chez certains hommes. C'est en 1836, dans le texte de Charles Dickens *Les Papiers posthumes de Picwick Club*, que le personnage de Miss Wardle dit «Les hommes sont tellement trompeurs», ce à quoi un autre répond: «Ils le sont, mais pas tous les hommes». Plus récemment, c'est en 2014 que le hashtag apparaît après un attentat masculiniste en Californie tuant six femmes, perpétré par Elliot Rodger après avoir publié des propos d'incitation à la haine contre les femmes sur les réseaux sociaux. Ce hashtag est utilisé pour argumenter que tous les hommes ne seraient pas des monstres qui tuent et agressent. Or, cela nie la dimension systémique du féminicide et de la misogynie qui s'inscrit dans un contexte patriarcal qui laisse la place à la culture du viol et à la banalisation du contrôle du corps et de l'esprit des femmes par les hommes. Cela décrédibilise le récit de la femme et met l'homme au centre du récit. Giulias Foix, journaliste, productrice radio et féministe engagée, dit même que c'est comme «dire ferme ta gueule à une femme» lorsqu'elle raconte son histoire. Ce n'est pas anodin d'avoir un hashtag #YesAllWomen lorsque nous savons qu'il y a un viol toutes les 2 minutes 30, donc plus de 500 par jours selon le rapport d'enquête *Vécu et ressenti en matière de sécurité* (VRS). L'affaire de Gisèle Pélicot nous a également montré que les agresseurs sont des hommes ordinaires, ce sont des pères, des frères, des grands-pères, des ingénieurs, des journalistes, des jeunes, etc. Le but n'est pas d'accuser tous les hommes de violeurs ou de meurtriers, mais c'est de rendre attentif à un système patriarcal qui étouffe la parole des femmes victimes de violences quand elles essaient de parler de leur souffrance. •

Valentine Dusser

Quel avenir pour l'Iran?

GUERRE • Le 28 février dernier, le Moyen-Orient a de nouveau sombré dans le chaos. Quel avenir attend l'Iran après l'assassinat du guide suprême et d'autres figures clés du régime? Une guerre destinée à affaiblir le régime peut-elle finir par le renforcer?

Dans une interview au *New York Times*, Donald Trump a évoqué un «scénario vénézuélien» en Iran, soit la décapitation du régime en éliminant son guide suprême. À sa grande déception, le successeur élu d'Ali Khamenei est son propre fils Mojtaba, un partisan radical du régime.

Les frappes aériennes ne renversent pas des régimes

Ce dernier était impliqué dans la répression sanglante des manifestations populaires, comme celles de janvier 2026, qui ont fait jusqu'à 30 000 victimes. Non seulement le père, mais aussi la femme et le fils de Mojtaba ont péri lors des

frappes américaines. Mojtaba est un homme acculé qui rêve de vengeance. La solidité du régime iranien tient à son caractère non personnalisé qui s'appuie sur un réseau complexe d'institutions, dont le clergé et les Gardiens de la révolution. Au fil des décennies, ces derniers sont devenus une véritable élite économique et politique, la perte du pouvoir serait donc une question de vie ou de mort pour le régime. La menace de l'extérieur renforce l'emprise de ces forces de sécurité. Un scénario envisageable pour l'Iran serait de devenir une sorte de



«Corée du Nord» du Moyen-Orient, caractérisé par l'isolement et l'autarcie.

Une opposition fragmentée

Un changement de régime par l'intérieur reste possible, mais aujourd'hui, l'opposition est fragmentée, notamment autour de Reza Pahlavi, fils de l'ancien shah, qui se pose en figure de transition démocratique. Pahlavi est une star des médias d'opposition qui éclipse ses concurrents. Cependant, une partie de l'opposition se méfie de lui, craignant le retour de l'autocratie centralisée de l'époque de son père. Les frappes aériennes suffisent rarement à renverser des régimes. Elles n'ont pas aidé le peuple irakien en 1991, lorsque Bush bombardait le pays et appelait à la révolte. Sans aide active des États-Unis, la répression de Saddam Hussein a été

brutale. Si Washington veut réellement un changement de régime, une intervention terrestre, comme en Irak en 2003, serait probablement nécessaire. Mais Trump est-il prêt à prendre ce risque avant les élections de mi-mandat quand moins de la moitié des électeur-ices soutiennent la guerre en Iran? Comme les minorités ethniques représentent près de la moitié de la population iranienne, une guerre civile dans un pays de 90 millions d'habitants provoquerait une crise humanitaire majeure. Tel est le paradoxe: une intervention destinée à mettre à genoux le régime pourrait, en fin de compte, renforcer la position de ses forces les plus radicales •

Gleb Zayarskiy

Némésis, l'extrême droite au féminin

FEMONATIONALISME • La branche suisse du collectif identitaire Némésis, se définissant «féministe», s'inscrit dans la promotion de discours réactionnaires. L'auditoire a enquêté sur les dérives racistes et nationalistes de ce groupe, de plus en plus présent sur les réseaux sociaux et dans nos rues.

Si la Suisse tend à afficher le vernis de la neutralité, l'histoire a montré qu'elle peut être une plaque tournante où le silence des banques couvre le bruit d'idéologies violentes. Ce semblant d'impartialité ressort au niveau politique, où les collectifs européens d'extrême-droite s'ancrent dans le cadre helvétique. C'est le cas de Némésis, groupe identitaire de jeunes femmes qui se revendiquent féministes, tout en s'opposant fermement à ce que la présidente du groupe Alice Cordier appelle «l'idéologie gauchiste» des féministes d'aujourd'hui. Sous le nom de la déesse grecque de la vengeance, le collectif formé en France en 2019 se positionne en justicier des femmes blanches européennes.

Dérives nationalistes

Affilié à l'idéologie fémonationaliste, Némésis instrumentalise le discours féministe et la question des droits des femmes au profit d'une rhétorique nationaliste et xénophobe. L'objectif est double: stigmatiser les personnes issues de l'immigration (ou perçues comme telles) et gagner du

soutien auprès de l'électorat féminin. Le collectif juge notamment les recours aux interruptions volontaires de grossesse (IVG) trop nombreux, ce qui ne se vérifie pas, puisque la Suisse compte l'un des taux d'avortement les plus bas au monde. De plus, elles désignent les hommes racisés comme responsables des violences envers les femmes blanches et adoptent une position favorable à un processus de «remigration», consistant à renvoyer les immigré-es non-européen-nes dans leur pays d'origine. Il convient ici de rappeler que plus de la moitié des viols sont commis par des personnes issues de l'entourage des victimes, et que ces événements ne sont pas corrélés à l'origine des agresseurs.

Une présence locale

Dès 2021, la section suisse de Némésis a su s'établir en Romandie via les réseaux sociaux – cumulant plus de 5'500 abonné-es sur Instagram – ainsi qu'au travers d'actions dans l'espace public, comme des collages de stickers dans les rues,

notamment de Morges et de Lausanne.

Elles instrumentalisent le féminisme au profit d'une rhétorique xénophobe

En outre, le collectif s'immisce lors de rassemblements comme la Grève féministe, où ses membres brandissent des pancartes, avec des slogans tels que: «Voleurs étrangers: dehors». Léa, la porte-parole de Némésis Suisse s'exprime régulièrement sur les réseaux sociaux pour mobiliser. Les commentaires des publications sont mitigés: leur parole est clivante et fait également l'objet de rejets.

Des liaisons dangereuses

Bien que le groupe ne se réclame d'aucune appartenance à un parti politique, cette présence en ligne a démontré des liens assumés avec l'extrême-droite. À titre d'exemple, en 2023, des parlementaires de l'UDC ont invité des membres de



Némésis à Berne et l'ont fièrement affiché sur les réseaux sociaux. Par ailleurs, le profil de l'une des ferventes activistes affiche des références nostalgiques de l'Allemagne des années 1930. Cette dernière a été identifiée comme étant proche de la *Junge Tat*, groupuscule suisse néonazi ayant fait l'objet de plusieurs condamnations pénales. Le 5 mars dernier, une photo d'Alice Cordier a été diffusée sur X. Aux côtés d'un militant néonazi, elle fait un signe SS avec ses mains, en référence claire à la *Schutzstaffel*. Tandis que la France a interdit l'accès à Némésis lors de la journée du 8 mars, la Suisse se montre plus laxiste. •

Léontine Julliard

Sans référendum, la lutte continue!

GRÈVES • Les partis ayant abandonné la lutte contre les coupes budgétaires d'austérité, le recours au référendum n'est plus possible. Comment les étudiant-e-x-s vont-ils encore continuer la lutte?

Une campagne référendaire fédérale contre le programme d'allègement budgétaire «27» était prévue par l'Union des étudiant-e-x-s suisse (UNES). Cependant, aucun parti n'a décidé d'y participer, laissant les étudiant-e-x-s, une fois de plus, seul-e-x-s face aux décisions des cantons et de la Confédération. Pourtant, la communauté estudiantine n'a pas l'intention de se laisser faire et la pression sur les autorités continuera.

Exercer la pression sur les autorités cantonales

Cette année académique, plusieurs manifestations et journées de grève ont eu lieu sur le campus de l'Université de Lausanne. Pourquoi? Parce que le canton de Vaud devait prendre une décision sur son budget, ce qui concernait aussi les montants alloués à la formation, et donc aux universités. Même si la lutte a été intense et que des compromis ont été obtenus grâce à la mobilisation

des étudiant-e-x-s, des syndicats et des professionnel-le-x-s de la formation, des coupes nettes sont en route: il est question, pour l'Université de Lausanne, d'une réduction de 13 millions de francs.

Interpeller le Grand Conseil

Dans une lettre signée par la FAE et ACIDUL, datant de décembre 2025 et adressée au Grand Conseil vaudois, nous rappelions que «l'UNIL est l'un des plus grands employeurs du canton et un moteur essentiel de l'innovation et de l'économie locales. Comme le rappelle [la Commission des finances du canton] dans son dernier rapport, chaque franc investi dans l'Université en rapporte 4,7: réduire son budget revient donc à compromettre l'avenir scientifique, économique et social du canton.

La pression sur les autorités continuera

Ces mesures fragilisent aussi l'accès équitable à la formation tertiaire, pilier

de notre engagement constitutionnel».

Négociations fédérales

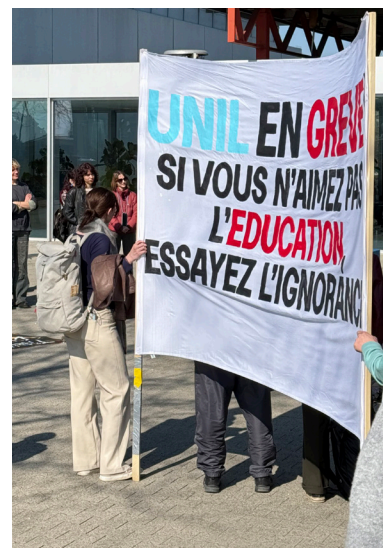
La lutte devait ensuite se déplacer au niveau fédéral, avec une campagne référendaire. Pourquoi? Le Conseil fédéral avait annoncé en septembre 2025 vouloir économiser 8,5 milliards de francs entre 2027 et 2029, dont presque 500 millions dans l'éducation. À ce moment, la gauche s'était opposée en bloc, menaçant de recourir à la voix du peuple. Le projet, discuté et voté en chambre par le Conseil des États et le National, a ensuite été modifié avec des coupes à prévoir de 5,5 milliards de francs, dont 138 millions dans le secteur formation, recherche et innovation. La menace au milieu éducationnel réduite d'un tiers, les partis de gauche – mis à part les Vert-es – ont alors renoncé à la mise en place d'une campagne référendaire. À ce sujet, l'UNES écrit dans un communiqué de mars: «L'absence de référendum envoie un signal alarmant à toutes les personnes concernées par le programme d'austérité.»

Les partis de gauche, sauf les Vert-es, ont renoncé au référendum

Et de poursuivre: «L'UNES regrette profondément qu'aucun parti gouvernemental ne prenne ses responsabilités et ne lance de référendum face à ces attaques contre notre système de formation.»

Avancer sans les partis politiques

Le soutien des partis est absolument nécessaire, car mener une campagne référendaire implique des coûts que les associations étudiantes ne peuvent pas assumer seules, ainsi qu'un nombre de signatures conséquent que, là encore, la seule communauté de la formation ne peut pas



©Florent Cook

atteindre. Que faire alors? Le combat se recentre désormais sur la pression à exercer sur les autorités cantonales afin qu'elles compensent les réductions budgétaires fédérales et que les universités et leurs taxes d'études ne soient pas impactées négativement. Pour citer encore l'UNES: «[On] continuera de prendre part activement aux débats cantonaux en la matière. [On] attend des parlements et des gouvernements cantonaux qu'ils prennent des mesures concrètes pour garantir l'égalité des chances dans l'accès aux études.» •

Le bureau de la FAE



©Florent Cook

Pour plus d'informations :



@fae_unil



Anthropole 1192



fac-unil.ch

Au cœur du futur

DURABILITÉ • De la mine de cobalt au potager du campus, la Semaine de la Durabilité 2026 à l'UNIL et à l'EPFL a révélé les liens entre justice sociale et écologie, puis en a exposé les échelles entre théorie, dialogue et action concrète.

La neuvième édition de la Semaine de la Durabilité adopte une double échelle afin d'affronter le titan des défis sociétaux multiples. Entre conférences sur les enjeux systémiques et actions concrètes proposées dans les ateliers, cette dualité a permis à l'événement d'explorer les contraintes et défis globaux d'aujourd'hui, mais aussi nos possibilités en tant qu'individus et communautés.

Comprendre la toile

En invitant Léa Lo Van, du Collectif Vietnam Dioxine, et David Kithoko, de l'association Génération Lumière, l'événement a tissé des liens entre l'antiracisme, la lutte contre l'extractivisme et l'écologie. Ces échanges ont démontré que les droits humains et les droits environnementaux sont les deux faces d'une même pièce. L'individu peut encore avoir un poids décisif, comme lors des procès menés par le Collectif contre Monsanto, où tout démarre d'une seule personne accusant la multinationale, notamment Tran To Nga dans une suite de procès et recours contre plusieurs géants depuis 2014.

La transition écologique est liée aux rapports de force

L'interconnexion des problèmes devient aussi flagrante lorsqu'on analyse l'envers du décor de nos technologies dites propres. La projection du film «Cobalt, l'envers du rêve électrique», organisée avec Public Eye, révèle le coût humain et environnemental dévastateur de l'extraction minière en République démocratique du Congo. Ce minerai, indispensable aux batteries de voitures électriques, illustre le paradoxe de notre utopie verte: une vision qui continue à s'inscrire dans une logique de consommation destructive et dérivée du colonialisme. Lecture aussi partagée par le professeur Lucas Chancel, qui, en reliant l'histoire politique de l'énergie aux inégalités économiques mondiales, montre que la transition écologique est intrinsèquement liée aux

rapports de force et donc à la redistribution du pouvoir. Une des conclusions de la semaine a été la remise en question des modèles de croissance actuels. À travers la présentation du concept de «l'économie du



Donut», Camille Gilloots a pu montrer une approche visant à satisfaire les besoins humains fondamentaux sans excéder les limites planétaires. Elle a partagé son expérience concrète sur la mise en œuvre de ce modèle dans des territoires suisses au niveau de diverses communes, prouvant ainsi que le changement est déjà en mouvement.

Changer d'échelle: passer à l'action

Face à l'ampleur de ces enjeux, l'action concrète devient un moyen de reprendre le contrôle sur des systèmes à grande échelle. L'atelier de création de pancartes pour la journée internationale des droits des femmes a souligné que la durabilité est un combat féministe, sachant que les deux causes sont issues d'un problème de même racine: une logique de domination et d'exploitation - la dévalorisation de l'autre au profit du profit même.

L'action concrète devient un moyen de reprendre le contrôle

Des ateliers de réparation de chambres à air aux séances de création d'emballages alimentaires en cire de soja, les savoir-faire manuels ont

été valorisés comme des outils de résistance et d'autonomie. La visite de la ferme de Bassenges a illustré la volonté de reconnexion au terrain et d'alimenter des mouvements locaux. En discutant des problématiques de



la polyculture-élevage en zone périurbaine, les visiteurs ont pu comprendre directement les défis d'une production alimentaire alternative. Ces gestes redonnent du pouvoir aux participant·es face aux circuits industriels mondialisés.

Le dialogue

Enfin, l'événement a rappelé que la durabilité ne se construit pas seule dans son coin. Des moments comme «La Soupe Vorace», où les étudiant·es ont pu cuisiner ensemble des légumes de l'épicerie participative et les apéritifs organisés par Castor Freegan, association étudiante faisant partie d'Unipoly, ont montré que le partage est la base de toute résilience. Ces moments passés autour de la nourriture récupérée d'inventaires ou produite localement, ont permis le dialogue et les échanges nécessaires à tout événement qui se veut constructeur d'un futur démocratique. Finalement, cette édition 2026 aura prouvé que la question n'est plus seulement de savoir s'il faut recycler une bouteille, mais de comprendre sa place dans un réseau interconnecté de justice, de communauté et de compétences pratiques. Donc c'est l'heure de vous demander: quelle est votre place? •

Gabriele Fasano

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleurs événements sur le campus pour animer votre mois d'avril.

14 avril, Prix de la Chamberonne, La Grange

La nouvelle édition du concours de photographie de *L'auditoire* est en effervescence. Pour participer au prix du public, découvrir les lauréat·es et leurs œuvres, rendez-vous à 17h30 à La Grange. Apéro offert.

16 avril, Soirée Karaoké, Zelig

Tu rêves de montrer tes talents de chant à toute la communauté universitaire? Rends-toi à Géopolis dans le bar étudiant Zelig. Choisis tes chansons, n'oublie pas de t'inscrire et amuse-toi!

21-22-23 avril, tabou, La Grange

La compagnie DanielBlake et le metteur en scène Jean-Daniel Piguet viennent présenter leur pièce à 20h et 17h, selon les dates, à La Grange. Liens entre un fils et sa mère, enjeux générationnels, *tabou* invite à l'introspection.

23 avril, Festival Unilive

Cette année encore, le festival des étudiant·es de l'Université de Lausanne fera trembler les murs d'Anthropole et d'Internef. Bonne musique, expérience inoubliable, soirée légendaire en perspective. Plus d'infos sur Instagram: @festival_unilive.

30 avril, Workchope, Amphipôle

Soleil couchant, cigales chantantes, ambiance estivale inoubliable. Le dernier workchope du semestre approche à grands pas! Rendez-vous dès 18 heures à Amphipôle, l'AEL vous proposera la plus légendaire des activités uniliennes. •

Simon Zbinden

Zelig, espace antifa

ASSOCIATION • Une ambiance chill, une décoration colorée et le jeudi soir enflammé, Zelig répond visiblement à tous vos besoins. L'auditoire a eu le plaisir d'aller à la rencontre de Zelig, l'espace associatif bénévole et culturel du bâtiment Géopolis.

Ouvrir les actualités est aujourd'hui presque un acte louable tant l'état du monde peut s'avérer déprimant. Les informations sur l'impérialisme ambulant et la hausse des propos anti-minorités ne passent pas inaperçues. Pour répondre à cela, des actions dites contestataires, c'est-à-dire qui remettent en cause les valeurs dominantes de nos sociétés contemporaines, s'organisent. Certains lieux se veulent alliés aux causes, en mettant en avant des espaces *safe* où la contestation est la bienvenue. C'est le parti pris de Zelig.

C'est quoi, c'est qui, c'est où?

Zelig est le fruit d'une initiative forte: faire vivre le campus lausannois. C'est en 1989 que Zelig voit le jour à l'UNIL, d'abord à Anthrope puis à Géopolis depuis 2012. Initialement une association d'échecs, les locaux se sont rapidement transformés en véritable espace de vie. Niche à idées, son positionnement est clair: «Nous souhaitons que toutes et tous puissent profiter de ce lieu de convivialité, de détente et de culture en toute liberté et confiance» (zelig.ch). Forte de cette philosophie humaniste, l'organisation fonctionne via un modèle de type hiérarchie horizontale où les décisions sont prises par les membres lors de l'assemblée générale mensuelle. En effet, si Zelig est ouvert du lundi au vendredi, c'est grâce aux bénévoles qui s'y engagent comme le souligne leur site: «Zelig vit au rythme des arrivées et des départs de ses membres, mais pour que l'association nous survive, c'est aussi de toi dont on a besoin.»

Zelig est un espace caméléon en hommage au film Zelig (1983) de Woody Allen

Espace autogéré certes, mais l'association a sans cesse besoin de nouvelles personnes pour sa pérennité. Que tu sois membre de la communauté universitaire ou en quête d'une



©Charlène Wicky

nouvelle aventure, tu peux t'engager soit en les contactant par mail, soit en leur faisant part de ta motivation en physique. Sinon, tu peux toujours venir déguster un sirop atypique parmi la sélection plus qu'impressionnante qui surplombe le bar ou ton café à 1 franc pour soutenir - à but non-lucratif - l'organisation d'événements.

À la rencontre d'une bénévole

Pour en savoir plus sur comment Zelig s'auto-définit actuellement, nous sommes parties à la rencontre d'une bénévole - dont on tait volontairement le nom. D'emblée un point est clair: les déclarations sur le lieu représentent celles et ceux qui le font vivre, c'est-à-dire la parole de toutes les membres de Zelig. S'ajoute à ses dires que «Zelig est un espace caméléon» en hommage au film Zelig (1983) de Woody Allen. Le personnage principal, Leonard Zelig, est un homme-caméléon: il change en fonction de ce qui l'entoure. Ainsi, à l'instar du caméléon - que l'on retrouve sur le logo de l'association - le lieu est toujours en mouvement, se transforme, change au fil du temps et se métamorphose en fonction des bénévoles et usager·ères. De plus, Zelig se donne pour but d'être une *safe-zone* et est ainsi signataire d'une charte - à signer par les bénévoles - qui se positionne fermement contre les violences sexistes et sexuelles. Dans cette même direction, Zelig veille à proposer une programmation artistique volontairement diversifiée, en accordant une attention particulière à la représentation d'artistes et en évitant des *line-ups* dominées

uniquement par des hommes. L'espace se conçoit ainsi comme un lieu refuge pour certain·es artistes et usager·ères qui peuvent s'y sentir plus en sécurité ou mieux accueilli·es que dans d'autres lieux culturels. «En clair, c'est un espace pour touxtes» souligne-t-elle.

Un espace engagé

Stickers partout, posters d'événements qui se superposent sur les murs, accès à l'infokiosque de la grève féministe mis à jour chaque mois, drapeaux avec propos antifascistes, LGBTQIA+ et palestiniens accrochés de chaque côté de la salle: tout ceci ne passe pas inaperçu lorsque l'on entre à Zelig. La décoration laisse entendre que l'on entre dans un lieu allié aux luttes anti-discriminations. En effet, «(...) nous n'acceptons pas les comportements et les réflexions (verbales ou écrites) violentes, sexistes, racistes, transphobes, offensantes et/ou discriminantes envers les cultures, religions, orientations sexuelles, handicaps, classes sociales participant à la diversité de ce monde. Si quelque chose ou quelqu'un te dérange ou te met mal à l'aise, n'hésite pas à en parler! Les membres de Zelig sont là si tu en ressens le besoin.» (zelig.ch).

Stand de soutien à l'Action antifasciste de Lausanne

L'entrée n'est pas qu'une façade: jusqu'aux toilettes se trouvent des inscriptions aux murs - notamment un QR code «tu veux être tenu·ex au courant des activités militantes sur le



©Charlène Wicky

campus?» qui renvoie au groupe Telegram agenda engagé UNILEPFL. Enfin, Zelig propose une diversité d'artistes qui sont amené·es à performer sur la scène mythique où lumières et sons sont méticuleusement mis en place par la team tech. La programmation est elle-même engagée, sélectionnée par la team prog. Zelig a accueilli depuis le début de l'année des soundsystems engagés de la région comme Stalingrad ou Terhgun, qui proposaient un stand de soutien à l'Action antifasciste de Lausanne, mais aussi des associations étudiantes comme Plan Queer ou Lausanne Palestine pour ne citer qu'elles-eux.

Un retour positif

Pour observer comment les usager·ères perçoivent ce lieu, nous sommes allé·es à la rencontre d'une étudiante - dont on tait également le nom - qui fréquente régulièrement Zelig. Un point relevé tout de suite est celui de l'ouverture vers l'extérieur. Bien que situé sur le campus et fréquenté majoritairement par les étudiant·es lausannois·es, tout le monde peut venir ou être bénévole, immatriculé·e ou non, ce qui représente un point essentiel selon elle. De plus, elle met en avant que la présence de l'infokiosk féministe à Zelig prouve son positionnement antifasciste par la présence de *zines* - à prix libre - qui situent le féminisme dans une lutte intersectionnelle. Elle précise aussi que certaines associations et collectifs utilisent Zelig comme lieu de réunion ou d'assemblée générale, ce qui donne à Zelig un rôle d'espace de vie politique et associative sur le campus. Enfin, de par son entourage, elle ajoute que certaines de ses connaissances, anciennement bénévoles, se retrouvent aujourd'hui à travailler de manière salariée dans des lieux où la formation «lumières et sons» de la team tech est reconnue. Ainsi, à l'infokiosk qui dit: «Prenez, lisez, diffusez», Zelig pourrait répondre: «Venez, profitez, encouragez». •

La glace et ses failles

PATINAGE • En janvier 2026, la patineuse française Gabriella Papadakis publie *Pour ne pas disparaître*, dans lequel elle dénonce les violences du patinage de haut niveau. Un témoignage qui relance le débat sur la place des femmes dans le sport d'élite.

Quintuple championne du monde, quintuple championne d'Europe et septuple championne de France, Gabriella Papadakis formait avec Guillaume Cizeron ce que tout le monde appelait le duo parfait. C'est précisément ce mythe que son autobiographie, parue le 15 janvier 2026 aux éditions Robert Laffont, entreprend de déconstruire.

Dernière le duo parfait

Pour ne pas disparaître retrace une trajectoire marquée par deux agressions sexuelles, dont l'une impliquant un entraîneur encore en activité, ainsi qu'une relation professionnelle vécue sous emprise avec Cizeron. Elle y évoque les injonctions sur le corps, la minceur imposée, les blessures minimes et un burn-out longtemps nié.

«Mes paroles s'éteignent, à force d'être moquées, ignorées. Par peur, je me tais. Par culpabilité, je m'affame. Par amour du patinage, je reste», écrit-elle.

Un milieu structurellement déséquilibré

Son témoignage s'inscrit dans la continuité d'*Un si long silence*, le livre de Sarah Abitbol paru en 2020, dans lequel la patineuse révélait avoir été violée par son entraîneur. Selon Papadakis, peu de choses ont changé. «Le problème, c'est qu'on autorise, qu'on accepte et qu'on normalise beaucoup de violences. On pense que les résultats vont les annuler. Alors que non», affirme-t-elle dans un entretien à *Franceinfo*. Elle pointe un milieu où les hommes, peu nombreux à pratiquer, ont le pouvoir de

choisir leur partenaire, tandis que les femmes sont perçues comme interchangeables. «Les hommes sont un peu les dirigeants et les femmes sont dirigées, et le corps de la femme devient un objet de la performance», s'exclame-t-elle.

Une réception sous tension

Avant même la publication, Guillaume Cizeron a mis en demeure l'autrice et son éditeur pour «propos diffamatoires», affirmant que leur collaboration avait été «égale tant sur le plan sportif que personnel». NBC a renoncé à la faire intervenir comme consultante pour les JO de Milan, estimant que sa neutralité était compromise. Des réactions qui illustrent ce que Papadakis cherche à dénoncer: les mécanismes qui réduisent au silence la parole des

femmes dans le sport d'élite. La patineuse joint d'ailleurs les actes à la parole. En février 2025, elle formait



avec l'Américaine Madison Hubbell le premier duo féminin à ce niveau dans l'histoire du patinage, lors du gala *Art on Ice* en Suisse. Une première qui illustre son engagement pour un sport plus inclusif et montre que, pour Papadakis, briser les normes ne s'arrête pas à la page d'un livre. •

Sasha Martin

Géopolitique implantée aux JO

POLEMIQUE • Cette année, c'est à Milan-Cortina que la politique s'immisce dans le sport. L'intervention de Stefan Renna, journaliste sportif à la RTS, évoque indignation et dilettantisme. Alors que le monde se déchire, pouvons-nous en dire autant de l'éthique de nos commentateur-ices?

Depuis 2023, le Comité Olympique russe est suspendu par le Comité International Olympique (CIO) - qui se situe à Lausanne - car la Russie est accusée d'invasion en Ukraine. Ceci dit, tous-tes les athlètes russes violent la Charte olympique. Cet hiver, on leur permet de concourir sous bannière neutre. Cette même sanction ne sera pas appliquée aux individus israéliens. Cette année, de vives critiques viseront le CIO qui affirme n'avoir jamais discuté d'une éventuelle interdiction touchant Israël.

Faits et réactions

Le 16 février 2026, Stefan Renna commentait la descente de bobsleigh lors des Jeux Olympiques d'hiver. À l'occasion de la descente du pilote Adam Edelman et de son freineur Menachem Chen, Renna ne commente pas leur performance sportive. À la place, il affirme la position des athlètes dans la guerre qui sévit entre

Israël et la Palestine et s'interroge sur la décision prise par le CIO quant à la participation du Comité Olympique israélien. L'intervention du professionnel suscite de vives réactions, tantôt de soutien tantôt d'interrogations sur le professionnalisme du chargé de commentaire. Certain-nes interrogent sa légitimité à qualifier la situation au Moyen-Orient de «génocide» sachant que la Cour Internationale de Justice (CIJ), organe de l'ONU et plus haute juridiction en matière de droit international public, et la Cour Pénale Internationale (CPI) ne se sont toujours pas prononcées à ce sujet. D'autres soutiennent activement la démarche de Stefan plaidant qu'il a parfaitement incarné son rôle de journaliste.

Lausanne en sang

Le siège du CIO est à Lausanne et malgré les protestations quant à la participation libre d'Israël aux Jeux d'hiver le Conseil d'État vaudois

affirme ne rien pouvoir faire. En effet, «le CIO jouit d'un droit d'extraterritorialité et applique de manière souveraine des règles internes qu'il s'est données. Le Conseil d'État n'a ni la compétence ni la légitimité pour s'immiscer dans les décisions». En juillet dernier déjà, cette incompétence n'a pas manqué aux citoyen-nes vaudois-es qui ont ensanglanté la fontaine du CIO avec du colorant rouge et ont inscrit au mur «BAN ISRAEL».

Participation libre d'Israël aux Jeux Olympiques d'hiver

Mais ces actes de vandalisme n'ont pas fait plier le Comité International Olympique qui a accueilli les athlètes de l'État d'Israël en exécutant la même approche de sélection qu'à Paris en 2024, défendant une continuité.

Réaction apeurée de la RTS

Les réactions aux commentaires de Stefan Renna ont enflammé la toile de nombreux réseaux sociaux comme Instagram, X et TikTok. La RTS s'est vue en première ligne face à cette vague d'avis populaires et choisit de désavouer son journaliste. Cette décision politique est influencée par les changements législatifs proposés, c'est-à-dire l'initiative «200 francs, ça suffit!». Au risque de se voir refuser une quantité de «non» dans les urnes, la RTS cède sous la pression populaire et se retire du débat en supprimant la séquence. La RTS ne sanctionne toutefois pas l'action du journaliste, qui est qualifiée «de violation mineure de la concession» par l'avocat pénaliste Charles Poncet, mais en regrette sa longueur, le commentaire de Renna ayant occupé l'entièreté de la descente des athlètes. •

Eva Robillard

Rider avec *Curved lines crew*

SPORTS DE GLISSE • Depuis sa création en 2021, l'association *Curved Lines Crew* réunit les rideuses de Suisse romande autour de rencontres, d'événements et de sorties autour des sports de glisse. L'auditoire a rencontré Laure, secrétaire générale et étudiante en psychologie à l'UNIL.

Tu n'as jamais osé entrer dans un skatepark par peur de ne pas s'y sentir à ta place parmi la population majoritairement masculine? Alors comme Laure, tu pourrais avoir envie de rejoindre une association de skateuses comme *Curved Lines Crew*.

Une porte d'entrée

Créée par un groupe de copines comme espace de rencontre sans pression pour les passionnées de glisse, l'association regroupe ski et snowboard freestyle, wakesurf et skateboard. L'idée: encourager les femmes à se faire une place dans un environnement encore généralement perçu comme un monde d'hommes. En effet, si la communauté n'est pas hostile aux femmes, y entrer n'est pas si évident.

En Romandie, les associations de ride féminines sont rares

Laure nous l'explique: «Quand je discute avec d'autres filles, par rapport au skate, c'est un peu partout la même chose dans les sports de ride, c'est: «Je suis débutante, je ne connais personne, c'est compliqué de s'immiscer dans la communauté.» Alors que ce sont des personnes super bienveillantes. Je n'ai jamais eu de problèmes au skatepark.» Et c'est là toute la raison d'être de l'association: donner l'occasion aux femmes de faire un premier pas dans ce milieu et proposer un *safe space* où l'on peut pratiquer un sport sans se sentir jugée.

Des sorties détendues

L'activité principale de l'association repose sur l'organisation de sorties et cours dans les différents sports de ride. En hiver, elle propose des virées au parc de Leysin (Vaud) pour s'exercer au ski et snowboard *freestyle*, tandis qu'en été c'est le skate et le wakesurf qui prennent le relais à Lausanne et dans d'autres villes de l'arc lémanique. Les cours sont donnés par des coaches venant d'autres associations et permettent de développer de nouvelles compétences, dans une

atmosphère d'encouragement mutuel. Tous les niveaux sont bienvenus. Le seul prérequis pour le *freestyle* est de savoir se tenir sur des skis ou un snowboard, autrement l'association est ouverte aux débutantes et propose même des cours d'initiation. Pour financer ces sorties, la *Curved Lines* s'appuie en partie sur les fonds reçus de sponsors et de la ville de Genève, mais ceux-ci ne permettent pas de couvrir tous les frais. Une contribution est donc demandée aux participantes. Le prix varie selon les sorties, mais les membres ont droit à un tarif avantageux. La cotisation annuelle de membre (qui s'élève à 50 CHF) donne également accès à des rabais dans différents magasins de sport avec lesquels des partenariats sont établis. Cependant, il n'est pas obligatoire d'être membre pour participer aux sorties, et toutes les rencontres ne sont pas payantes. Il suffit de s'inscrire à une activité pour être ajoutée au groupe WhatsApp, sur lequel des sorties plus informelles peuvent être proposées par les participantes. Le projet de mettre en place des rencontres gratuites mêlant skate et crochet est par ailleurs en cours d'élaboration au sein du comité. «On va mettre en place des sorties peut-être moins officielles de skate, juste «venez skater, on est là on va faire des trucs *crafty*, amenez ce que vous pouvez». Le but de ces rencontres serait également d'échanger des conseils dans une logique d'entraide. D'après Laure, c'est là ce qui fait l'esprit de la ride: une communauté de soutien et d'encouragement mutuel.

Une asso qui relie

Créer des liens, c'est un des objectifs de *Curved Lines Crew*: au travers des événements qu'elle propose, les participantes rencontrent d'autres personnes avec qui aller rider et des groupes d'amies se créent. En effet, ce qui décourage beaucoup de rideuses potentielles ou avérées de se lancer, c'est de n'avoir personne avec qui pratiquer leur sport. En créant des réseaux de socialisation, l'association vise ainsi à encourager la présence féminine dans ces milieux. Si les espaces *safe* en non-mixité choisie



jouent un rôle crucial, Laure affirme que le reste de la communauté reste ouverte aux échanges. Au sein de l'association, ceux-ci se font de manière assez organique: «C'est un peu ce principe d'habitude où tu te dis, c'est *safe*, tu y vas d'abord avec les *girls*, et après tu vas essayer d'y aller toute seule. Et même avec les *girls* au bout d'un moment tu discutes avec les gars. Et peut-être qu'au fur et à mesure tu vas être ajoutée sur un groupe WhatsApp et les gars vont être en mode on va skater si jamais, et tu vas skater avec eux aussi.» D'autres associations similaires existent en Suisse allemande, mais en Romandie les associations de *ride* féminines sont rares. «On essaie de discuter avec

certaines skateparks pour mettre en place des sessions FINTA [réservées aux femmes et aux personnes inter-sexe, non-binaire, trans et agenc], parce qu'en Suisse alémanique c'est très développé. Et en Suisse romande à part nous il n'y a pas tellement d'asos de *girls* qui *rident* donc on a envie de faire bouger les choses». Envie qui se traduit par une plus forte présence sur les réseaux sociaux, ce qui permet à l'association d'étendre son action de sensibilisation à un public plus large. Inclusivité, accessibilité, bienveillance, voilà donc en résumé les valeurs de *Curved Lines Crew*. L'association se dit d'ailleurs ouverte aux personnes FINTA. Pour celles qui auraient encore des appréhensions, Laure se veut rassurante: «Si quelqu'un hésite du style 'tout le monde se connaît déjà, j'ai peur de rejoindre l'asso', à chaque fois tout le monde ne se connaît pas, mais tout le monde se parle. On arrive à bien intégrer tout le monde et que tout le monde se sente bien». Si on devait laisser le dernier mot à *Curved Lines Crew*, cela pourrait se résumer en trois idées: bonne ambiance, entraide et volonté de continuer à proposer de nouveaux projets. La suite à suivre sur leur Instagram @curved.lines.crew. •

Mathilde Grisel

Bain froid, mode d'emploi

BAIGNADE • Avec le retour du soleil, l'envie de plonger dans le Lac Léman refait surface. Or, à 8°C, l'immersion en eau froide reste un choc pour l'organisme. Entre regain d'énergie, prudence scientifique et risques immédiats, mieux vaut en connaître les bases avant de plonger la tête la première.

Dès les premiers rayons de soleil, les rives du Léman retrouvent leurs adeptes du bain froid. Certain-es s'y plongent toute l'année, d'autres se laissent tenter au printemps. L'expérience promet un coup de fouet. Seulement, le corps ne vit pas l'immersion comme un simple loisir: il réagit d'abord à un stress brutal. Le premier danger survient au moment même de l'entrée dans l'eau. Comme

le rappellent le Bureau de prévention des accidents et la Société suisse de sauvetage, le froid peut provoquer une inspiration réflexe, suivie d'une hyperventilation incontrôlée. Le risque immédiat n'est donc pas seulement l'hypothermie, mais la perte de maîtrise du souffle et des mouvements. Dans l'eau, le corps se refroidit vite, la coordination baisse, et quelques minutes peuvent suffire à mettre un-e nageur-euse en difficulté.

Un attrait réel, à relativiser

Si la pratique séduit, c'est qu'elle produit aussi des effets tangibles. L'immersion en eau froide stimule notamment la noradrénaline et la dopamine, deux substances liées à l'éveil, à l'attention et à la sensation d'énergie. Beaucoup de pratiquant-es

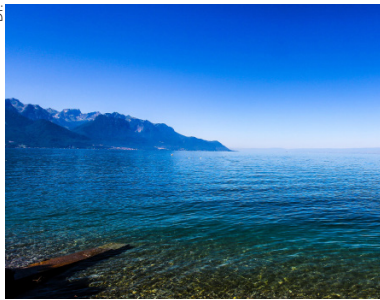
décrivent ainsi un sentiment de clarté mentale, voire d'euphorie légère, après la sortie de l'eau. Pour autant, le bain froid n'a rien d'un remède miracle. Ce regain s'explique d'abord par une réponse de survie: le corps se mobilise, se concentre, puis tente de retrouver son équilibre.

Le bain froid peut revigorer, mais il ne pardonne pas l'improvisation

À Lausanne, le Service de psychiatrie du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) cherche justement à mieux comprendre ces effets. Comme l'a relevé *L'uniscope*, une étude lancée début 2026 compare deux groupes de personnes souffrant

de troubles dépressifs, dont un seul pratique régulièrement la baignade en eau froide. Les résultats sont attendus pour l'été 2027. D'ici là, la prudence reste la règle. Entrer progressivement dans l'eau, éviter d'immerger la tête d'emblée, ne jamais se baigner seul-e, ne pas s'éloigner du bord ou ne pas consommer d'alcool ou de drogue font partie des réflexes de base. Enfin, notons également qu'il est recommandé de limiter strictement la durée du bain à hauteur d'une minute par degré. Car dans le Léman, le bain froid peut revigorer, mais il ne pardonne pas l'improvisation. •

Colin Noverraz



Penser la bisexualité

SEXUALITES • Longtemps ignorées voire stigmatisées, la bisexualité et la pansexualité commencent progressivement à être véritablement considérées et étudiées. Petit aperçu de ces sexualités qui naviguent entre reconnaissance et stéréotypes persistants.

Bien que l'hétérosexualité reste aujourd'hui l'identification majoritaire, de plus en plus de personnes se définissent comme lesbiennes, gays ou encore bisexuelles, du fait d'une ouverture du champ des possibles en matière de sexualités et de relations. Dans une acception large, la bisexualité peut être définie comme le fait d'être attiré-e sexuellement et/ou romantiquement par plus d'un genre. La notion de pansexualité est parfois préférée, puisqu'elle renforce l'idée d'une attirance qui n'envisage pas le genre de manière binaire. D'autres encore utilisent le terme *queer* pour affirmer cette fluidité de genre et de sexualité. Le mot «bisexualité» reste néanmoins le plus usité et peut être envisagé comme un «terme parapluie», c'est-à-dire qu'il regroupe ces identifications diverses.

Continuum et plurisexualités

Certain-es affirment que tout le monde serait bi. S'il n'existe pas de

consensus scientifique permettant de valider une telle hypothèse, plusieurs recherches indiquent que les attirances sont souvent moins binaires et figées qu'on ne le croit. Ainsi, à la fin des années 1940, le biologiste Alfred Kinsey montre que sur une échelle



allant de 0 (exclusivement hétérosexuel-le) à 6 (exclusivement homosexuel-le), la moitié des répondant-es se situent quelque part entre ces deux pôles, que ce soit en termes de désirs, de sentiments ou de pratiques sexuelles effectives. Kinsey estime en outre que la position de chacun-e sur ce continuum peut

évoluer avec le temps. Malgré ces constations, la bisexualité est longtemps restée peu revendiquée et pensée. Une tendance qui serait en train de s'inverser, selon la sociologue Marie Bergström. Cette dernière a dirigé la publication d'un ouvrage collectif intitulé «La sexualité qui vient. Jeunesse et relations intimes après #MeToo» basé sur l'enquête statistique «Envie», menée en France par l'Institut national d'études démographiques entre 2022 et 2023 dans le but d'investiguer la vie affective et sexuelle des jeunes adultes. Les auteur-ices de l'ouvrage relèvent notamment une augmentation de ce qu'ils-elles nomment les plurisexualités, par opposition aux monosexualités. Autrement dit, de plus en plus de jeunes adultes revendiquent leur bi- ou pansexualité, devenant même plus nombreux-ses que celles et ceux se définissant comme gays ou lesbiennes.

Des stéréotypes persistants

S'il devient toujours plus envisageable d'affirmer sa bisexualité, différentes idées reçues se maintiennent. Les personnes bisexuelles sont ainsi souvent considérées comme indécises, infidèles voire perverses. Beaucoup estiment également que la bisexualité n'est qu'une phase: il s'agirait de personnes n'assumant pas pleinement leur homosexualité ou cherchant à attirer l'attention en revendiquant des attirances non hétérosexuelles. La sincérité et l'existence des identités bisexuelles sont ainsi régulièrement remises en cause. Certain-es questionnent à leur tour cette stigmatisation, comme Camille Teste dans son ouvrage *Embrasser la bisexualité* (2025), qui s'emploie à visibiliser ces identités tout en pointant l'impact de la biphobie sur la santé mentale des personnes bi. •

Lola Willemin

Azure, une voix qui rayonne

INTERVIEW • Jeune artiste émergente de la scène musicale suisse, Azure captive par une douce néo-soul teintée d'influences pop et RnB. Ses singles, comme *Signs* ou *What Do I Do?* mêlent chaleur et sensibilité sur des rythmes rétro. L'auditoire l'a rencontrée à l'occasion de la sortie de son deuxième EP, *The Moon Knows*.

Peut-on connaître l'origine de ton pseudonyme?

L'azur désigne à la fois la couleur bleue et le ciel, mais j'ai mis un «e» pour le mettre au féminin. En le choisissant, j'avais l'image d'un ciel bleu sans nuage, sans obstacle. Ce nom m'évoque un grand espace de paix et de liberté.

Tu chantes en français mais majoritairement en anglais, pourquoi cette préférence?

Je suis bilingue et d'origine américaine par ma mère. L'anglais a été ma première langue et je me sens plus à l'aise artistiquement dans celle-ci. J'ai aussi une meilleure connaissance de la culture musicale anglophone, étant donné que les styles musicaux que je fais sont davantage américains. Je m'ouvre au marché francophone, notamment avec mon dernier titre *Je Cool*. Mais peu importe la langue, l'intention et l'émotion qu'on y met sont plus importants.

***The Moon Knows* est sorti en février 2026, qu'est-ce que la lune symbolise pour toi?**

J'ai imaginé deux personnes qui seraient en relation et communiqueraient à travers la lune, comme une intermédiaire et une sorte de confidente, qui aurait les deux points de vue. C'est une idée un peu mystique et magnétique. Je ne prononce jamais le mot «moon» dans les chansons de l'EP, mais j'ai envie qu'on comprenne cette atmosphère avec la musique, les rythmes et les sonorités.

As-tu, comme elle, une face cachée?

Sur les réseaux sociaux, j'ai fait le choix de ne pas révéler trop d'éléments de ma personnalité ou de ma vie quotidienne. En revanche, là où je ne fais aucune différence entre Azure et moi, c'est dans les paroles; il n'y a pas de filtre. Si mes auditeur-ices veulent vraiment me connaître, c'est en écoutant mes paroles.

Quel message as-tu envie de transmettre à travers ta musique?

La même chose que je recherche quand j'écoute de la musique: se sentir compris-e et pouvoir s'identifier dans les paroles. Je trouve gratifiant que des

gens associent ma musique avec certains événements de leur vie, comme une bande-son qui les accompagne. On attribue au peintre Jean-Michel Basquiat la citation «L'art est la manière dont nous décorons l'espace, la musique est la manière dont nous décorons le temps». Il m'arrive d'écouter un album en boucle à une certaine période ou lors d'un voyage, en sachant que je pourrais me rappeler de ce moment en le ré-écoutant des années plus tard.

Ça parle à notre génération parce que ça nous rappelle des souvenirs d'enfance.

Ta musique rappelle celle de Raye ou d'Olivia Dean, par exemple, est-ce que cette nouvelle jeune génération féminine t'inspire?

Oui, j'adore Olivia Dean. Ce que j'ai remarqué de rafraîchissant chez elle, c'est le goût pour la musique acoustique. De nos jours, le développement

En prenant des cours de chant, j'ai appris, d'un point de vue physique, à réellement écouter mon corps et la manière dont ma voix se sent. Plus tu te connais toi-même, mieux tu pourras être avec les autres. Je pense qu'on devrait apprendre à moins se juger entre nous. On peut tous-tes être plus ouvert-es d'esprit. Ma mère m'a toujours rappelé qu'un peu de gentillesse et de compassion suffisent à faire une grande différence.

Ce n'est pas facile de se faire une place dans le milieu artistique, sur quels soutiens peux-tu compter?

L'année dernière, j'ai bénéficié du programme de développement artistique «On Stage!» de la Fondation EJMA Live (École de Jazz et de Musique Actuelle) à Lausanne, qui m'a permis de faire plusieurs scènes mythiques de Suisse romande. Cette année, je collabore avec le mentorat d'artistes des Docks appelé «Proxima», qui m'accompagne dans plusieurs étapes de mes projets artistiques, pour me professionnaliser.

Le Romandie, Le Chat Noir, Montreux Jazz Festival, Les Docks, quelle est la suite? *What do we do* pour t'écouter?

Comme l'EP est sorti, je travaille déjà sur des nouvelles compositions, mais je ne sais pas encore quelle forme ça prendra. J'adore créer des EPs ou des albums, car les possibilités en termes de narration sont beaucoup plus grandes que dans les singles. En attendant, je serai au Cully Jazz Festival le mercredi 15 avril prochain, au caveau Mélanie Weber (entrée libre). On jouera trois concerts entre 20h et minuit. À vous de choisir celui auquel vous voulez assister! •

Instagram de l'artiste: @musicazure
The Moon Knows est à écouter sur toutes les plateformes de streaming.

Propos recueillis par Justin Müller



Tes publications sur Instagram reprennent souvent l'aspect des photos argentiques ou des vidéos au caméscope, es-tu nostalgique?

Oui, visuellement, j'adore les photos vintage et les vieux films des années 1940-1960, même si je n'y ai pas vécu. La qualité de l'image est différente, il y a une saturation des couleurs en raison du procédé Technicolor. J'aime beaucoup cette époque pour les couleurs et l'extravagance des costumes et des jeux d'acteur-ices. Par ailleurs, depuis ces dernières années, il y a une mode chez certain-es artistes musicaux de recréer, visuellement ou musicalement, l'esthétique du début des années 2000, voire 2010 (ndlr: tendance appelée Y2K).

technologique entraîne une grande tendance à faire de la musique pop/électro avec des logiciels. C'est très cool pour certains styles de musique; mais pour ce que je fais, je préfère être accompagnée par des musicien-nes en live.

Ton premier EP s'intitule *Imagine Peace* (2023). Comment garder espoir dans le chaos du monde actuel?

Ce titre était plutôt personnel. J'avais eu une période difficile dans ma propre vie. Cet EP est donc un rappel qu'une forme de paix est possible. Je pense qu'il faut savoir s'écouter et ne pas suivre un chemin qu'on nous dit de suivre ou que la société nous impose.

Nos bâtiments deviennent-ils laids?

ARCHITECTURE • Il n'a jamais été aussi attrayant de construire. Depuis plusieurs années, la Suisse fait face à une forte pénurie de logements, ce qui exerce une pression considérable sur les loyers. L'architecture devient celle de la rentabilité: il faut construire rapidement.

Il convient de se demander quel est le prix à payer pour cette cadence de construction, qui modifie nos sols et notre paysage. Si le mitage du territoire est souvent discuté dans les sphères politiques, l'impact esthétique des nouvelles constructions est moins pris en compte. L'architecture moderne, ou dite «internationale», s'inscrit dans la tendance actuelle de l'esthétisme: design épuré, façades lisses et répétition des formes sont devenus le leitmotiv du bâti en Europe depuis l'après-guerre. Selon une étude de Raiffeisen Suisse, si nous exploitons les 9 à 16% des terrains classés en zone à bâtir mais encore inutilisés, il serait possible de loger jusqu'à un million de personnes supplémentaires. Les quartiers comme Europaallee à Zurich, développés par CFF Immo, le deuxième plus grand propriétaire immobilier du pays, illustrent

parfaitement cette tendance béton-verre-acier.

Vieux bâtis

Pourtant, ces nouveaux quartiers suscitent fréquemment de vives critiques. Malgré le fait qu'ils représentent l'excellence technologique en matière d'architecture et qu'ils garantissent le confort recherché par les citoyen·es du XXI^{ème} siècle ou *Homo Urbanus*, les constructions antérieures à la Seconde Guerre mondiale continuent d'attirer, malgré leurs imperfections. Cette attractivité s'explique par le charme intrinsèque de ces constructions anciennes. À ce propos, Antoine de Saint-Exupéry écrivait dans *Terre des Hommes*: «La vie du passé nous semble mieux répondre à notre nature, par la seule raison qu'elle répond mieux à notre langage.» Un toit en ardoise, des murs en pierre ou un

parquet en chêne apparaissent (pour nous) comme des éléments chaleureux, car ce sont des matériaux que nous retrouvons dans la nature, contrairement à l'acier ou au verre.

L'architecture s'inscrit dans la tendance actuelle de l'esthétisme

Revenir à ces matériaux permettrait de réapprendre à créer un ressenti de chaleur dans nos logements.

Une alter-économie

Certain·es affirmeront que la pression financière oblige à construire de manière plus économique. Pourtant, si ces matériaux sont aujourd'hui plus coûteux, c'est avant tout parce que les

entreprises de construction ne s'y sont pas intéressées. Lorsque le secteur développera ces solutions, le coût des infrastructures diminuera. «De plus, nous pourrions être contraint·es de revoir nos méthodes, d'autant que le Club de Rome, acteur majeur de la réflexion sur le développement durable et les crises planétaires, a prédit dans un rapport publié par le MIT une pénurie de matériaux à l'horizon 2040.» Il est donc crucial de ne pas subir un modèle architectural qui ne correspond plus à notre économie. Ajoutons que, comme le soulignait Alberti, célèbre architecte de la Renaissance: «La nature ne poursuit pas de fin plus importante que l'absolue perfection de ce qu'elle produit.» •

Quentin Schibli

Free-party, pas si «free»

FÊTE • Autrefois appelées rave, les free-party sont pour les fêtard·es source de liberté, mais une source d'angoisse pour les communes touchées. Comment ces fêtes illicites créent-elles, pour quelques heures, tout un écosystème? Décryptage de ce phénomène.

Née au Royaume-Uni vers les années 1980, la culture *rave* – concept démodé depuis renommé free-party par une nouvelle génération de fêtard·es – s'est initialement développée autour de la Acid House, musique mêlant électronique, rythme hypnotique, mais aussi substances psychotropes. Le mot *rave* provient d'un mot anglais désignant des fêtes organisées dans des milieux sauvages où se concentraient marginaux·les et artistes de l'époque. Ils·elles se regroupaient avec un seul but commun: celui de festoyer en toute liberté.

S'affranchir des règles

L'idée d'une free-party, c'est avant tout de s'affranchir des règles. Dans un club, il y a des horaires, des normes. Ici, les soirées sont organisées dans des champs, des entrepôts, et autres lieux affranchis de règles. Les fêtard·es ont commencé à diffuser de la musique électronique sur de gros systèmes de sonorisation, créant des ambiances

uniques. Au fil des années et de l'évolution du numérique, les raves ont gagné en popularité, attirant toujours plus de personnes déferlant dans une



ambiance psychédélique. Souvent organisés de manière spontanée, avec des lieux tenus secrets jusqu'au dernier moment, ces rassemblements

promouvent une certaine idéologie, et des valeurs, sont parfois politiques et engagées. Dans les free-party, on découvre un monde alternatif, où les personnes se retrouvent pour vivre des instants déconnectés. Autrefois des secrets murmurés, les instructions pour rejoindre la fête se transmettent aujourd'hui par WhatsApp, ou au travers d'autres réseaux.

Un nid à problèmes?

Le problème, c'est que les free-party sont souvent organisées de manière sauvage et non règlementées, c'est-à-dire illicites. En effet, selon la loi suisse, les manifestations dites «publiques» doivent être formellement autorisées. Ainsi une *rave* qui prend place sur le champ d'un·e agriculteur·ice est considérée comme une manifestation publique, car en principe accessible à n'importe qui. De plus, l'autorité en la matière est cantonale, ce qui fait que les règlements diffèrent selon les cantons. En dehors des règlements, les

free-party causent aussi des problèmes environnementaux.

Une free-party, c'est s'affranchir des règles

Les fêtes ayant souvent lieu sur des terrains agricoles, la pelouse des champs se retrouve piétinée par les raveur·ses, et la faune locale est chassée de son territoire. Si un humain ne pourrait pas dormir sur le site d'une free-party, un animal ne le peut pas non plus! En outre, des déchets sont parfois laissés au moment du départ, ce qui laisse les espaces utilisés en piteux état à leur propriétaire. Si l'appréciation des free-party varie beaucoup selon les personnes concernées, elles n'en restent pas moins un mythe pour toute une jeunesse. •

Pauline Péquignot

K-Pop, un genre en explosion

MUSIQUE • Tradition musicale en Corée du Sud, la K-Pop repousse les frontières de sa notoriété. Depuis les années 2010, ce genre a pris une dimension internationale au travers d'un large public, qui ignore encore certains aspects de cette industrie.

Que ce soit BTS, BLACKPINK ou encore PSY, vous n'êtes sûrement pas passés à côté de la K-Pop. Au cours de la dernière décennie, ce style aux sonorités coréennes a pris une certaine ampleur dans le monde de la musique. Encore inconnus en Occident il y a 15 ans, les groupes les plus connus cumulent aujourd'hui des millions d'écoutes en streaming et amassent des foules à leurs concerts aux quatre coins de la planète. Un phénomène que l'on peut accorder à la visée ambitieuse des grands patrons du secteur.

Globaliser par la diversité

Dès le début de notre siècle, les agences de musique coréenne s'efforcent d'adapter leur musique aux codes d'autres régions. En collaborant avec des labels partout dans le monde, elles diversifient leurs inspirations musicales afin de conquérir de nouvelles audiences. Dans une interview au magazine Billboard en 2023, le directeur de l'agence HYBE, Bang



Si-Hyuk, déclarait : « L'objectif, c'est d'appliquer notre expérience de l'industrie K-Pop en se basant sur les règles locales propres à ces marchés ».

Encore inconnus en Occident il y a 15 ans

Voilà une stratégie qui réussit plutôt bien aux magnats de la chanson du côté de Séoul. Force est de constater que cette réussite s'inscrit aussi dans une ère globale de fanatisation de l'Asie. Outre l'émergence de la K-POP,

les années 2010 coïncident également avec l'expansion de la gastronomie asiatique ou encore de la culture manga du Japon. Qualifié d'« orientalisme » par les chercheurs, ce phénomène démontre à quel point on assiste à une internationalisation de la culture. Parfois accusée d'appropriation culturelle, cette globalisation symbolise une époque où il n'est plus nécessaire de parler coréen pour apprécier *Gangnam Style*.

La face cachée de l'empire

Si le public occidental semble toujours plus conquis, une partie de celui-ci n'est pas forcément familière avec tous les rouages de cet univers.

On assiste à une internationalisation de la culture

Avant d'accéder au rang d'artiste reconnu, les futures stars de K-Pop doivent toutes passer par un système de formation très exigeant. « Je me levais habituellement à 4h ou 5h du matin et m'entraînais jusqu'à 2h ou 3h du matin du jour suivant », déclare un ancien *trainee*. Quant aux filles, elles sont tenues de maintenir leur poids entre 45 et 50 kg, sous peine d'interdiction de manger. Si ces méthodes peuvent paraître choquantes, elles sont totalement banalisées par le public coréen. Dans un futur proche, cette prise de conscience par les nouvelles audiences pourrait bien modifier la trajectoire globale de la musique coréenne. À moins qu'une adaptation soit là-aussi opérée, selon la volonté du public. •

Diego Mignogna

Au fil des oeuvres L'art d'être une femme

MUSES • Elles plaisent, elles fascinent, nous les voyons partout. Sans elles, il n'y aurait pas d'art, pourtant elles ne font pas partie de l'Histoire, car elles sont restées figées dans les tableaux de Monet ou Renoir depuis des années.

Depuis Auguste Renoir, en passant par Gustav Klimt jusqu'à Andy Warhol, les muses inspirent, fascinent, permettent la naissance de la créativité de l'artiste, mais elles ont aussi de l'ambition, de l'agentivité, et une vie aussi trépidante que les auteurs, artistes et musiciens.

Neuf muses pour neufs Arts Majeurs.

Depuis l'Antiquité et jusqu'au Moyen-Âge, les femmes ont toujours été une source d'inspiration. C'est alors dans la mythologie grecque que les muses font leur première apparition, lorsque Mnémosyne, déesse de la mémoire et Zeus, dieu du ciel et de la foudre, eurent neuf filles à la suite d'une liaison. Cinq des filles correspondaient aux Arts majeurs : Thalie pour le théâtre, Crato pour la poésie, Calliope pour l'Épopée, Euterpe pour la musique et Polymnie pour la philosophie.

« Je suis ma propre muse »

L'essence mythologique que les muses s'étaient vues attribuer fut constante de l'Antiquité au Moyen-Âge. Depuis, la muse, étant exclusivement féminine, par sa propre présence et son aura, doit stimuler la créativité et les idées de celui ou celle qui la regarde.

Des siècles figés derrière le tableau

Mais ces muses ont traversé des siècles dans l'ombre des artistes masculins. Au XVII^e siècle, les femmes n'avaient pas accès à l'éducation, donc la position de muse était la seule manière pour ces femmes de survivre. Une muse n'est pourtant pas simplement un modèle et une figure d'inspiration, elle a aussi le rôle d'une manager, de conseillère, financière et organisationnelle. Malgré cela, la muse n'est pas souvent, voire quasiment jamais aussi connue que l'artiste, pourtant elle fait partie d'une fraction importante de l'histoire de l'art. Par exemple, le sculpteur Auguste Rodin a été inspiré par Camille Claudel en 1883 – avec qui il a entretenu dix ans de relations.

Camille est ainsi devenue son modèle pour diverses sculptures. Elle a fini par être également en parallèle son assistante pour plusieurs de ses cours aux Beaux-Arts. Deux siècles plus tard, le musée nommé après Camille à Nogent-sur-Seine (1863-1943), rend hommage à la muse qu'elle était en exposant ses œuvres et en reconnaissant sa contribution sur le travail de Rodin. Nous pouvons aussi voyager à travers ce fameux tableau s'intitulant *Le baiser* de Gustav Klimt représentant Emilie Flöge, sa compagne et lui-même. Seulement, Emilie n'était pas uniquement sa compagne, mais aussi une créatrice de mode avant-gardiste et une entrepreneuse. En 1904, elle achète un salon de couture avec sa sœur Hélène, « Aux Sœurs Flöge », dans l'une des plus grandes rues commerçantes de la ville.

L'inspiration inspirée

Si les muses inspirent, elles peuvent aussi être à leur tour, inspirées. C'est le cas de Suzanne Valadon (1865-1938) qui est devenue peintre dans les années 1930 en déclarant : « J'ai eu de grands maîtres, j'ai tiré le meilleur d'eux-mêmes. (...) Je me suis trouvée, je me suis faite et j'ai dit, je crois, ce que j'avais à dire ». Elle devient alors peintre dans un monde où les hommes dominent, pour cette raison elle est et reste une figure emblématique, notamment pour la Fondation Pierre Gianadda à Martigny où une exposition lui était dédiée en 1996. Que ce soit des hommes ou des femmes, ces artistes célèbres ne seraient rien sans leurs muses. Il ne faut pas oublier pourtant qu'elles peuvent créer, inspirer, écrire et qu'elles ont une réelle importance dans l'histoire des tableaux qui nous fascinent depuis petit-es. Nous terminons par cette célèbre femme, Frida Kahlo qui affirme : « Je suis ma propre muse ». •

Valentine Dusser

Le PET'art, festival explosif

THÉÂTRE • Le PET'art, qui met à l'honneur les arts scéniques au sens large, est de retour à la Salle Polyvalente de l'EPFL pour une 2e édition rassemblant près d'une dizaine de commissions du campus. Une opportunité pour faire le plein de culture, jusqu'au 14 avril.

Théâtre, concerts, karaoké, jeux de rôles, ateliers et concours mêlant stand-up, danse ou encore magie... Le PET'art, c'est tout ça et bien plus encore. Créé en 2025 à l'initiative du Pôle d'Expression Théâtrale – une association de l'EPFL regroupant pas moins de six troupes d'interprétation et d'improvisation, ce jeune festival regroupe tout un réseau inter-associatif de l'UNIL-EPFL, avec un double objectif: faire rayonner la diversité culturelle du campus, tout en réunissant la communauté estudiantine autour de projets enthousiasmants.

workshops d'arts visuels et manuels, une exposition d'œuvres d'étudiant-es, ainsi qu'un concours de talents ouverts à tous. Enfin, l'association Musical nous a fait découvrir plusieurs groupes de musique de l'EPFL lors d'une soirée-concert réjouissante, avant de clore la première phase du festival avec un karaoké où musicien-nes et public ont uni leurs forces pour un moment joyeux et entraînant.

Du théâtre à foison

Dans un deuxième temps, le PET'art accueillera quatre troupes de théâtre

acte était criminel ou héroïque. Le Plan B – nouvelle troupe de l'UNIL-EPFL – prendra la relève avec leur spectacle intitulé *Mon Crime*, inspiré du film éponyme de 2023 de Francois Ozon, lui-même adapté d'un vaudeville (1934) de Georges Berr et Louis Verneuil. Nous y rencontrerons Pauline, avocate à Paris dans les années 1930, et son amie Madelaine, actrice sans le sou accusée du meurtre d'un célèbre producteur qui lui a fait subir des abus.

Réunir la communauté estudiantine autour de projets

Un autre procès à découvrir du 9 au 11 avril à 19h30. Enfin, le Dossier K nous transportera sur les côtes de la Sicile du 12 au 14 avril à 19h avec leur relecture féministe de *Beaucoup de Bruit pour Rien* (~1600). Cette tragédie de Shakespeare met en scène deux duos: le couple romantique Héro et Claudio – dont l'amour se voit contrarié par les plans du fourbe Don Juan, et les fervents anti-mariage Béatrice et Bénédicte – dont la rivalité est remise en question lorsque leurs camarades décident de leur faire croire qu'il et elle s'aiment mutuellement en secret! Laura et Madelaine se tireront-elles de leur procès indemnes, voire grandies? Qui d'Henry II & Aliénor d'Aquitaine ou de Bénédicte & Béatrice aura les meilleures punchlines? Et surtout, Pauline et Héro parviendront-elles à prêter le patriarcat? Pour le savoir, il n'y a qu'une chose à faire: rendez-vous à la Salle Polyvalente de l'EPFL (bâtiment CE), jusqu'au 14 avril. •

Ilian Guesmia

Rendez-vous culture

Recos du mois

Le printemps arrive et avec lui l'envie de sortir et de profiter! Quelques recommandations pour ne rien louper.

Imagine Monet: 11.03-28.06

Beaulieu Lausanne présente une exposition immersive consacrée aux œuvres de Claude Monet jusqu'à fin juin. C'est l'occasion d'en apprendre plus sur ce peintre et de vivre une expérience sensorielle. De plus, un espace immersif est prévu pour les enfants.

Retour de la série Malcolm: 10.04

Malcolm est une série à succès qui a été diffusée entre les années 2000 et 2006. Les aventures de la famille de Malcolm sont racontées à travers des situations tout aussi absurdes que drôles. Ce 10 avril, ils seront de retour sur Disney+ pour un reboot dans lequel Malcolm retourne dans sa famille pour les 40 ans de mariage de ses parents, le chaos sera au rendez-vous.

Festival de la bande dessinée à Lausanne: 27.04-10.05

Pour sa 20ème édition, Lausanne accueillera seize expositions de bande dessinée aussi variées que colorées. L'autrice et dessinatrice Mirion Malle sera l'invitée d'honneur de cette année. Le programme est riche entre l'univers engagé de Mirion Malle, le Loup en slip, la découverte du métier d'éditeur, la conservation des planches originales et encore bien d'autres. Il y en aura pour tous les goûts et pour tous les âges.

Festival Balélec: 1.05

Pour le 1er mai 2026, le campus de l'EPFL se transformera en véritable festival de musique. Plusieurs artistes s'y produiront dont Adèle Castillon qui est en tête d'affiche. Une occasion à ne pas rater pour l'ambiance comme pour le plaisir.

Fête de la danse: 6-10.05

La fête de la danse se déroule à plusieurs endroits en Suisse dont Lausanne et Morges du 6 au 10 mai. Des initiations gratuites seront présentes partout même dans la Grange de l'UNIL! Des spectacles en plein air, des flash mobs et des ateliers seront également organisés à cette occasion. •

Anaïs Amacher



Des événements participatifs

Et si les artistes, c'était vous? C'est la question qu'a posé la première phase du festival, composée de divers événements dans lesquels les spectateur-ices étaient invité-es à mobiliser leur propre inventivité.

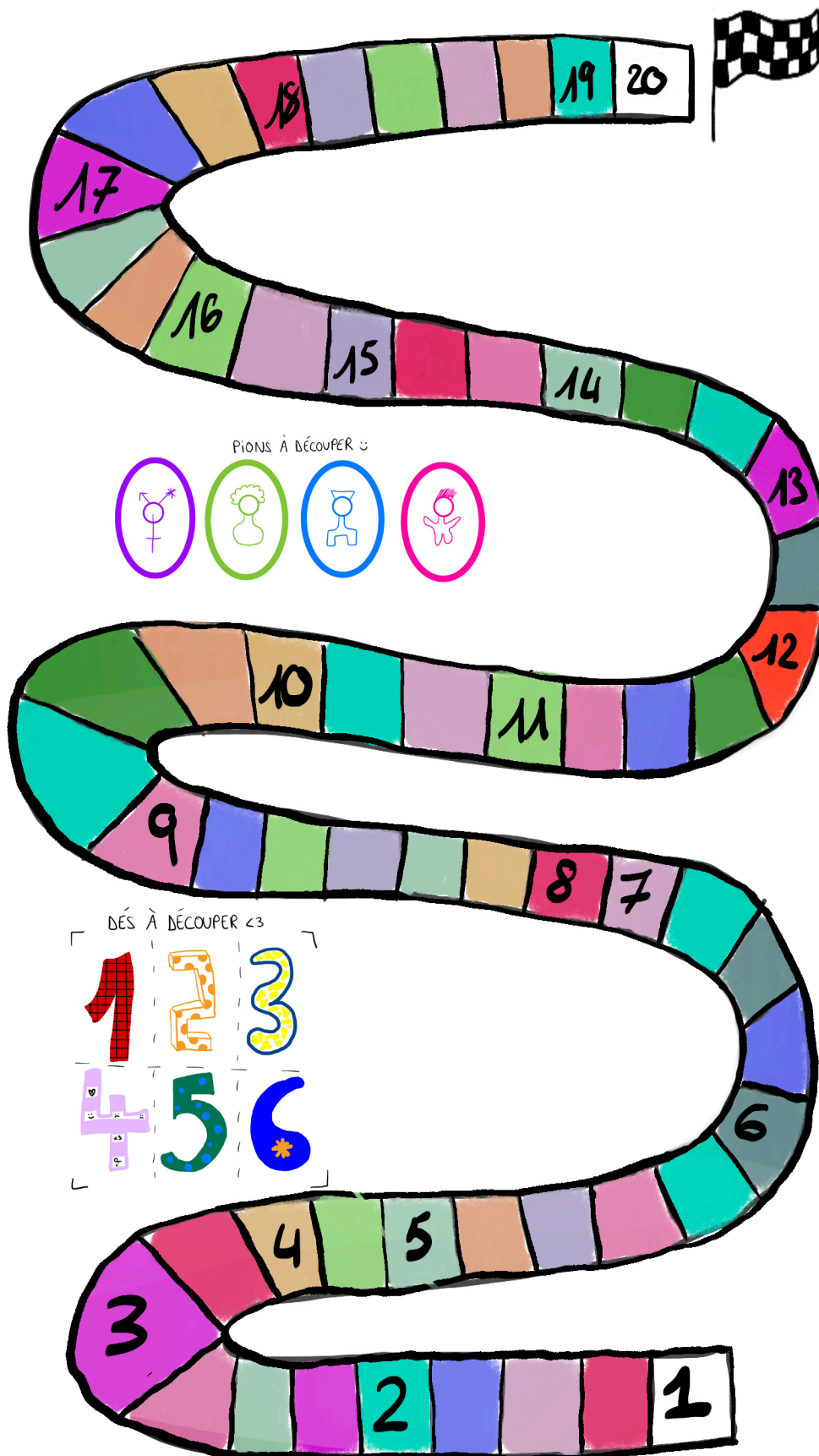
Faire rayonner la diversité culturelle du campus

Après un concours d'éloquence proposé par le club de rhétorique Cruel, divers ateliers d'écriture-lecture aux stands de l'association littéraire Plume, et un jeu de rôle grandeur nature encadré par JDRPoly où les participant-es ont pu se mettre dans la peau de «fiers guerriers saxons en quête de gloire pour leur roi», ce fut au tour d'Artepoly de solliciter les talents de l'audience. Cette commission en charge de la promotion des arts sur le campus a mis en place des

et leur projet respectif. Entre procès, disputes de couple, manipulations de la vérité et lutte contre le patriarcat, on est sûr-es de ne pas s'ennuyer. Du 30 mars au 2 avril à 20h, les ETCetera (English Theater Company) s'empareront de la scène pour présenter leur version de *The Lion in Winter* (1966), drame historique du dramaturge américain James Goldman qui met en scène la bataille (fictive) d'Henry II d'Angleterre et de son épouse Aliénor d'Aquitaine pour le contrôle de la succession au trône. Les Polyssons nous convieront ensuite du 4 au 6 avril au procès de Laura Koch, major de l'armée de l'air, accusée d'avoir provoqué la mort de 164 passager-ères en abattant un avion détourné par un terroriste qui menaçait de s'écraser sur un stade; avec leur représentation de la pièce *Terreur* (2015) de l'écrivain allemand Ferdinand von Schirach, les Polyssons nous invitent à assister aux débats, mais aussi à y prendre part pour juger par nous-mêmes si cet

JEU DE L'OIE DE L'UNIL-EPFL

Chien méchant
méchant



1. Départ

2. Unilive, arrivé-e trop tard, tu es coincé-e dans la file d'attente. Quelle aubaine, tu aperçois un passage sous les grillages! Avance de 3 cases.

3. Anthropole, tu cherches désespérément ta salle de cours dans le bâtiment. Perdu-e, tu finis au Cabanon... Recule de 3 cases.

4. L'auditoire, tu rencontres le comité du journal. Fort-es de leur motivation et perspicacité, ses membres te font avancer dans la vie. Saute 5 cases vers l'avant.

5. Zelig, alerte! La plus grosse soirée de l'année a lieu en ce moment même! Impossible de la louper. Tous-tes les joueur-ses se déplacent de suite sur la case Zelig.

6. Campus de Dorigny, les services publics sont en grève. Par chance, tu participes à la manifestation. En guise de récompense, tu peux rejouer.

7. Bureau de l'ESN, tu deviens parrain/marraine d'un-e étudiant-e en échange. Parle avec l'accent anglais pendant un tour.

8. La Grange, c'est le Prix de la Chamberonne! Si tu promets d'assister à la remise des prix du 14 avril, tu peux avancer d'une case.

9. Sat', ta soirée à Sat' devient incontrôlable. Ivre, tu t'endors dans un bâtiment. Par chance, tu te réveilles juste à côté de ta salle de cours, qui commence dans 5'. Avance de deux cases.

10. Balelec, le campus vibre aux notes du festival! Si tu dances avec fluidité sur Monaco de Guy2Bezbar, avance d'une case.

11. Unithèque, studieux-se que tu es, tu vas réviser à la Banane. Pas de bol, les travaux sont assourdissants. Tu changes de bibliothèque: achète des papiers ou saute ton tour.

12. Dans le métro, camouflé-es, des contrôleur-ses débarquent dans le m1. Tu n'as pas pris ton billet, l'amende est salée... retour à la case départ (aïe).

13. Métro, tu sors du m1 avant que le contrôleur ne t'amende, ouf... Avance de 4 cases.

14. Bibliothèque d'Internef, bravo tu as choisies la meilleur bibliothèque du campus, avance d'une case.

15. SwissTech Convention Center, C'est la remise des diplômes. Si la dernière note que tu as reçue est ≥ 4 , avance d'une case. Si elle est $\leq 3\frac{1}{2}$, avance de 3 cases. On est ici pour aider.

16. Rolex, il est 22h, tes voisins de tables parlent à voix haute dans la zone silence, tu gardes ton calme et subis la situation, recule de 7 cases.

17. Ca'Banane, Dans cette salle glauque, tu réalises que ton tup s'est ouvert dans ton sac et que tu as oublié ta gourde. Cette journée est une catastrophe. Rentre chez toi. Recule de dix cases.

18. Amphi, le cours se prolonge sur la pause de midi, tu discutes de ton mécontentement avec ton ami-e, le/la joueur-euse que tu choisis te rejoint sur la case 18.

19. Examen, oups tu as loupé ton semestre à 3.94, tu décides de ne pas faire de recours, rejoins la case du joueur-euse la-le moins avancé-e.

20. Arrivée